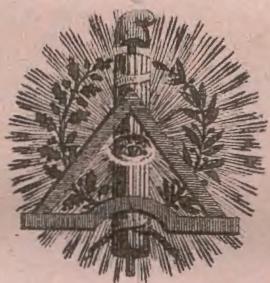


68

HISTOIRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

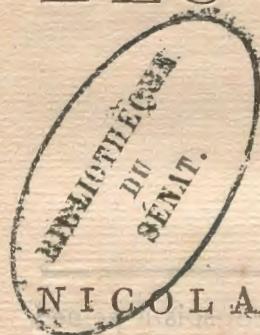
OU





Cote 68

LES POÉSIES



DE

NICOLAS BONNEVILLE

A PARIS,

A L'IMPRIMERIE DU CERCLE SOCIAL.

(1793.)

L'an deuxième de la République Françoise.

*Et moi aussi, je me connoissois à peine,
que je me sentis né pour le bonheur du genre
humain. J'ai aussi une voix éternelle, une
puissance créatrice. Je dirai aussi au Soleil :
ÉCLAIRE. Le Monde sera éclairé.*

(Bouche de Fer.)

P O É S I E S.

On trouvera , dans les Appendices , divers détails sur ces Essais de poésie , pour la plupart imprimés et réimprimés dans plusieurs recueils. Ces notes et illustrations ne seront pas inutiles aux Amis de la vérité , qui voudront connaître l'histoire des révolutions de notre Europe moderne.

Pour la classification de ces Essais poétiques , on a suivi à-peu-près l'ordre immédiat dans lequel ils ont été composés.

L A

B O N N E M È R E.

卷之三

三

B O N N E M È R E.

Vois la tendre mère entourée
 Des enfans qu'elle a mis au jour !
 Auprès d'eux, son ame enivrée
 Tresaille et de joie et d'amour.
 Flattant l'un de sa main légère,
 Vois comme elle embrasse son frère
 Qu'elle presse contre son cœur ;
 L'autre sur ses genoux s'élance ;
 Son bras l'aide ; un pied qu'elle avance
 Sert encore de siège à sa sœur.

Dans un regard, une caresse ,
 Dans leurs baisers, dans leurs soupirs ,
 Son cœur sait lire avec adresse
 D'innombrables petits desirs.
 Ils parlent tous ; et sans rien dire
 Elle répond par un sourire
 A leurs mots demi prononcés ;
 Elle veut prendre un air sévère ,
 Et l'on voit combien elle est mère
 Dans ses yeux même couroucés.

C'est ainsi que la Providence
 Veille sur le sort des humains,
 Et que son amour leur dispense
 Les trésors ouverts dans ses mains.
 Les Grands, les Maîtres de la terre,
 Le pauvre, en son humble chaumière,
 Elle écoute tous les mortels.
 Et sa bonté constante et sûre
 Partage à toute la nature
 Ses dons et ses soins paternels.

Que jamais l'homme ne l'accuse
 D'indifférence ou de rigueur,
 Si quelquefois elle refuse
 Une grâce chère à son cœur !
 Ce n'est que pour nourrir ton zèle,
 Et pour te rendre plus fidèle,
 Qu'elle diffère à t'exaucer;
 Où plutôt sa bonté suprême
 Te fait une grâce, alors même
 Qu'elle semble te refuser.

U N

C H E V A L

D E B A T A I L L E.

LAUREO

ACADEMIAE

C H E V A L

D E B A T A I L L E.

Vois ce coursier fougueux, dressant sa tête altière,
 Secouer, dans les vents, sa superbe crinière ;
 Nerveux et souple, il sent sa grace et sa vigueur,
 De ses naseaux brûlans il souffle la terreur :
 Son cœur s'en réjouit, et son œil s'en allume !
 Sur son poitrail gonflé son sang bouillonne et fume ;
 Vois-le rongeant son frein, et, par bonds, s'élançant,
 Dans sa bouche agiter son mors, en frémissant :
 Avide, il se consume et flaire, au loin, la guerre ;
 Et de joie et de rage il dévore la terre,
 L'enfonce, en fait jaillir des feux étincelans :
 Il ne sent pas le trait qui tremble dans ses flancs ;
 Et fier de partager tes dangers et ta gloire,
 Par ses hennissements il chante sa victoire.

2.

Vois ce cheval superbe, en sa course arrêté ?
 Il ronge, en hennissant, son mors ensanglé :

Et couvrant son poitrail de longs flots de fumée,
 Sous ses nazeaux il roule une haleine enflammée ;
 Sur son dos fait sonner le harnois des combats,
 Et d'écume il blanchit la terre sous ses pas !
 Vois son œil réfléchir les éclairs de ta lance !
 Plus léger que les vents sur la plaine il s'élance,
 Et s'enfonçant, par bonds, dans les rangs effrayés,
 Les frappe et les renverse, et les soule à ses pieds.
 Cependant il chancelle, épaisé de carnage,
 Il se relève encore ! et, bondissant de rage,
 Va tomber dans le sang qu'il fait, au loin, jaillir ;
 Le soupir de la mort est son premier soupir !

V

H O M A G E

A

L'A U T E U R D'ÉMILE.

五
卷
之
三

五
卷
之
三

J. J. R O U S S E A U

H O M A G E

CITOYEN libre, auteur d'Emile,
 Ma voix implore ton secours ;
 Comme toi, l'espoir d'être utile
 Fera le bonheur de mes jours.
 Si dans le néant où nous sommes,
 Un livre eût pu créer des hommes,
 Emile auroit eu cet honneur.
 C'est dans sa féconde lecture
 Que les amis de la nature
 Retrouvent l'espoir du bonheur.

Quels serpens hideux ! c'est l'Envie !
 C'est la rage aux yeux décharnés ;
 Je vois la vertu poursuivie
 Par tous les monstres acharnés.
 Mon cœur se trouble, je soupire,
 Et ma main tremble sur ma lyre ;
 La crainte a glacé mes transports :
 Siècles, acceptez mon hommage,
 Voilà tout mon cœur pour ôtage.
 Prêtez l'oreille à mes accords.

Du haut de la voûte azurée,
Rousseau, réponds moi ; m'entends tu ?
Reçois ma promesse sacrée
D'aimer à jamais la vertu.
Dieux, que le Parjure périsse !
Lève ton bras, dans ta justice,
Frappe, Ami de la vérité ;
Et qu'on maudisse ma mémoire,
Si je recherche une autre gloire
Que le bien de l'humanité.

L E

D E S E S P O I R

D E J O B.

QUE DIEU même écrive l'histoire de ma
vie, je la mettrai d'abord sur mon cœur, et
je m'en ferai ensuite une couronne pour me
présenter devant lui !

J O B.

L E

D E S E S P O I R

D E J O B.

Où donc s'est-il caché ce Dieu, ce Tout-Puissant ?
 Quel crime ai-je commis pour pleurer en naissant ?
 Qu'il se montre, qu'il parle, et que je lui réponde !

Oui, je veux.... Le tonnerre gronde :
 Le ciel en feu s'entr'ouvre, et ses vives clartés
 Annoncent aux mortels un Dieu qui va descendre.

Les monts tremblent épouvantés,
 Et les vents étonnés se taisent pour l'entendre.

Que faisais-tu le jour où naquit l'univers ?
 Sur un nuage d'or emporté dans les airs,
 Est-ce toi qui, d'un souffle, animant la poussière,
 Fis respirer, sentir, et penser la matière ?
 Qui lui dis : Lève-toi, commande aux élémens ;
 Soumets à tes calculs l'immensité des tems !

Pour te rendre immortel quand je t'ai donné l'être,
 Savais-tu seulement quel jour tu devois naître ?

B 2

7

Réponds-moi. Qu'as-tu fait ? Quels cieux as-tu formés ?
 Quels mondes, quel insecte as-tu donc animés ?
 Et ta bouche orgueilleuse exhalant le blasphème,
 Va, jusques sur son trône, interroger Dieu même !
 Sache, réptile impur, qui rampes ici bas,
 Que la terre est un point qu'il n'apercevroit pas,
 Si, dans la profondeur de sa sagesse immens'e,
 Un atôme échappoit à son intelligence.
 Et tu veux, qu'à tes pieds venant s'humilier,
 Ce Dieu s'abaisse encore à se justifier !

Qui fait sentir à l'homme une volupté pure,
 A suivre, à respecter les lois de la nature ;
 A chercher sa compagne, à céder aux désirs,
 Et, libre, l'a forcé par l'attrait des plaisirs,
 De mettre tous ses vœux et son bonheur suprême,
 A renaitre, à s'aimer dans une autre lui-même ?
 J'ai gravé dans son cœur : *Homme, sois vertueux,*
Meurs sans te plaindre; espéré, et tu seras heureux.
 J'enformé mes dessins dans une nuit profonde.
 Je suis le Roi des Rois : de rien j'ai fait le monde.

C'est moi qui vis la terre écloître sous mes yeux ;
 Dont le bras étendit la surface des cieux ;
 Qui de la Nuit obscure ai déployé les voiles ;
 Ai tracé, de mon doigt, la course des étoiles ;
 Qui du sein des enfers fis jaillir l'océan ,
 Et sortir, d'un regard, le soleil, du néant.

C'est mon œil qui soulève et calme les orages.
 C'est moi qui, dans les cieux entassant les nuages

D'un souffle fais rouler aux bouts de l'univers
 Des fleuves suspendus dans le vague des airs.
 Ces astres , ces soleils , ces globes de lumière ,
 Je les sème , à mes pieds , ainsi que la poussière ;
 Et , sur mon trône assis , mes bienfaisantes mains
 Toujours également s'ouvrent pour les humains.

Est-ce toi qui des vents entretenant l'audace ,
 Leur donnes une haleine ou de flamme ou de glace ?
 Dis-leur : Obéissez : vents , servez ma fureur ;
 Et sur le front des Rois secouez la terreur.
 Ont-ils reçu de toi leur aile infatigable ,
 Ce mugissement sourd , ce souffle épouvantable ,
 Ce vol impétueux , dont les ébranlemens
 Font trembler l'univers jusqu'en ses fondemens ?
 Si je leur ai permis de flétrir la verdure ,
 Tout-à-coup mes regards animant la nature ,
 Eveillent l'univers dans l'ombre enseveli.
 L'homme voit son séjour , et le trouve embelli.

Des astres de la nuit serois-tu donc le maître ?
 Va donc marquer les lieux où l'astrore doit naître.
 Entr'ouvre ses rideaux de pourpre et de vermeil ,
 Et dans son lit , surpris , appelle le soleil .
 Eveille-le . Dis lui : Commence ta carrière ?
 Enferme dans ta main ses torrens de lumière ,
 Et , lançant dans l'éther ses flots étincelans ,
 Fais nager l'univers dans ses rayons brûlans .

Eh ! qui donne à la rose une haleine si pure ?
 Au saule sa fraîcheur et sa douce verdure ?

Dis moi donc : Qui préside à l'ordre des saisons ?
 Qui fait germer , fleurir et mûrir tes moissons ?
 Non , tu ne connois pas ce Dieu , dont le sourire
 Annonce le bonheur à tout ce qui respire.
 Il a peuplé des cieux , et la terre , et les mers ,
 Et sur l'œil de l'insecte il a peint l'univers.

Quel maître bienfaisant enseigne à l'hirondelle
 A prévoir le retour de la saison cruelle ;
 A suivre les zéphirs chassés par les frimats ;
 Et laisser l'homme esclave en ses affreux climats ?
 A peine l'Aquilon vient attrister l'année ,
 Que des siens , dans les airs , elle est environnée ,
 Et , fuyant un séjour , ravagé des antans ,
 Trouve , en changeant de ciel , un éternel printemps .

Vois l'Aigle , sur le front d'un roc inaccessible ,
 Chercher , dans la tempête , un asyle paisible .
 Elle prend son essor vers l'immortel séjour ,
 Et s'élance , et se perd dans les rayons du jour ;
 Là , d'un œil affamé , cette reine superbe ,
 Marque , du haut du clef , un ver rampant sous l'herbe .

As-tu tendu les nerfs de ce coursier fougueux ?
 Son pied creusant la terre en fait jaillie des feux ;
 Son sang , sous ses naseaux , en bouillonnant , ruisselle ;
 Et le feu des combats dans son œil étincelle .

Le Tigre connoît-il d'autre maître que moi ?
 L'Onagre et la Panthère ont-ils fuî devant toi ?

Avance , et de la nuit ose affronter les ombres !
 Perce au fond de ces bois silencieux et sombres ,
 Lorsque , de loin en loin , une errante lueur
 En laisse , à peine , voir la ténébreuse horreur.
 Sous ces dômes blanchis d'une pâle lumière ,
 Que du roi des forêts la marche auguste et fière
 Te montre ta faiblesse , homme superbe et vain !
 Vient-il d'un pas tremblant se nourrir dans ta main ?
 Agite , en te jouant , les flots de sa crinière .
 Seul , dans la profondeur de sa sombre tanière ,
 Sur ses sanglans débris il sommeille étendu :
 Mais à peine le jour dans l'ombre est descendu ,
 Le lion se réveille ! et sa gueule écumante
 Dévore , en rugissant , sa victime fumante .
 Tu pâlis ! être foible ! et fuyant le trépas ,
 Tu n'oses regarder l'épreinte de ses pas !
 Et tu braves ma foudre , et ta voix teméraire
 S'élève , contre moi , du sein de la poussière !
 Reconnais donc enfin ton Dieu , ton bienfaiteur .
 La Nature est à moi . Je suis le Créateur ,

L E

BONHEUR CHAMPÊTRE.

INSTRUMENTS RUEVIOS

BONHEUR CHAMPETRE.

DIALOGUE.

ENTRE UN SEIGNEUR ET UN PAYSAN.

*Envoyé de ce Dialogue**à ***, ci-devant Comte de ***.*

*D*E nos bons paysans le défenseur fidèle,
A mes premiers essais tu scrivis de modèle ;
Si tous nos grands Seigneurs vous eussent ressemblé,
On n'eut point vu contre eux tout un peuple assemblé ;
De leurs membres épars les campagnes couvertes,
Et sans ané de combats pour cimenter leurs pertes,
J'avois peint un ami, des préjugés vainqueur,
Démonseigneurisé dans le fond de son cœur !
C'étoit à les entendre une étrange imposture !
C'est bien là, disoient-ils, la voix de la nature ;
Ainsiparlement peut-être un suisse, des anglois ;
Mais ce n'est point ici le paysan françois,
Avec un cœur de fange et néz pour l'esclavage,
Ils sont tous sans esprit, sans nerf, et sans courage !

*Etes-vous, Nosseigneurs, détrompés aujourd'hui ?
Est-ce donc pour eux seuls que le jour n'a pas lui ?
Ils n'ont plus de vassaux, mais ils n'ont plus de maître.
O toi, toujours le même, en ton séjour champêtre,
Ami, redis sans cesse à tes bons Villageois
Qu'un vrai Républicain vaut mieux que tous les rois,*

DE SEIGNEUR ET LE PAYSAN.

DIALOGUE.

Le Paysan chante en bêchant la terre.

Vive la chansonnette et margue à la misère !

L E S E I G N E U R .

Vous me semblez bien gai ?

L E P A Y S A N .

Tout comme à l'ordinaire,

L E S E I G N E U R .

Vous aimez votre état ?

L E P A Y S A N .

Ma foi ! j'aurois grand tort

De vouloir jusqu'ici me plaindre de mon sort.

L E S E I G N E U R .

Vous chantiez de grand cœur !

L E P A Y S A N.

Mon ame est si contente !

L E S E I G N E U R.

Quand on est marié , Bon-homme , est-ce qu'on chante ?

L E P A Y S A N.

Depuis que je le suis , je chante , Dieu merci !
Comment donc ? à la ville il n'en est pas ainsi ?

L E S E I G N E U R.

Avez-vous des enfans ?

L E P A Y S A N.

Grace au Ciel , j'en ai douze :
Il faut les voir sauter , bondir sur la pelouse !

L E S E I G N E U R.

Douze enfans , dites-vous ?

L E P A Y S A N.

Ah , Monsieur ! autrefois
Nous en avions bien quinze ; il nous en est mort trois.
Dieu les donne et les ôte ; il en est bien le maître :
Mais ce malheur pourra se réparer peut-être !

L E S E I G N E U R.

Et votre femme est jeune ?

L E P A Y S A N.

Elle a . . . Je n'en sais rien ;
On ne vieillit jamais quand on se porte bien.

L E S E I G N E U R.

Et jolie ?

(30)

LE PAYSAN.

Elle est bonne , elle est plus que jolie ;
Ses enfans , à mes yeux , sont assez embellis :
Cette mère attentive à prévoir leurs besoins ,
Met , à les rendre heureux , son bonheur et ses soins ;
Oh ! c'est , je vous assure , une excellente femme !

LE SEIGNEUR.

Vous Paimez ?

LE PAYSAN.

Si je l'aime ! ah , de toute mon ame !
Elle a tant d'amitié pour son pauvre Colas !
Si je l'aime ! eh , mon Dieu , qui ne l'aimeroit pas ?
Jamais elle ne gronde ; elle est douce , elle est sage ,
Elle aime son mari , ses enfans , son ménage . . .

LE SEIGNEUR.

Et viennent-ils à bien tous nos petits enfans ?

LE PAYSAN.

C'est un charme ! François n'a pas encor sept ans ;
Et le drôle a déjà plus d'esprit que son père.
Je marche ; il est toujours ou devant ou derrière :
Il mène mes chevaux du matin jusqu'au soir.
Mes filles ! c'est cela qui fait plaisir à voir !
Chaque jour , à mon cœur , leur bonne intelligence ,
Leurs tendres amitiés et leur reconnaissance ,
D'un siècle de plaisirs font goûter les douceurs !
Mon dernier tette encore ; et sitôt que ses sœurs
Font semblant de vouloir tetter aussi sa mère ;

Croiriez-vous qu'il les bat ? oh ! le petit compère
Sera , je vous promets , robuste et vigoureux !

L E S E I G N E U R.

Enfin , dans votre état , vous êtes donc heureux ?

L E P A Y S A N.

Heureux ! quand je reviens le soir du labourage ,
Il faut voir le plaisir de mon petit ménage ,
Comme ils sont tous joyeux , ma femme , mes enfans !
On me diroit parti depuis quatre à cinq ans ;
Ils parlent tous ensemble et d'une voix si tendre ,
Que mon cœur tout ému ne sait auquel entendre :
Louis qui pèut à peine atteindre à mon genou ,
Monté sur une chaise , et se pend à mon cou .
Mes filles ! quel accueil elles font à leur père !
Et je vois mon Lucas sur le lit de sa mère ,
Qui se roule , et voulant aussi me caresser ,
Me tend ses petites bras pour aller l'embrasser .
Moi , je les prends , je ris , je pleure , je les baise ,
D'y penser seulement , je ne me sens pas d'aise .
Ah ! vous devez sentir quel plaisir pour mon cœur !
Vous êtes père aussi ?

L E S E I G N E U R.

Je n'ai pas ce bonheur.

L E P A Y S A N.

En est-il donc , Monsieur , un autre sur la terre ?
Vous ignorez combien il est doux d'être père !

L E S E I G N E U R.

Et comment vivez-vous ?

L E P A Y S A N.

On ne meurt pas de faim ;
Toujours bon appétit ; on a de très-bon pain,

L E S E I G N E U R.

Du pain et rien de plus ?

L E P A Y S A N.

Le matin , de coutume ,
On dépêche un grand plat d'un excellent légume ;
Doit-on de son travail revenir un peu tard ?
On vous prend , sous son pouce , un bon morceau de lard .
Lorsqu'on est tous ensemble , on a meilleure chère ;
Tous les jours que Dieu fait , le soir , la Ménagère
Avec du beurre frais , de la crème ou du lait ,
Fait une soupe aux choux dont le rof mangeroit .

L E S E I G N E U R.

Grand appétit , c'est trop pour un pauvre ménage !
Vous avez donc pour vivre un petit héritage ?

L E P A Y S A N.

Nous avons , pour tout bien , nos bras , et nous vivons ;
Nous avons . . . Sais-je moi , tout ce que nous avons ?
Je ne calcule pas ; tout au jour la journée ;
Et puis , sans y penser , vient la fin de l'année .
Dieu bénit mes travaux ; et mon champ , tous les ans ,
Nourrit mon père , moi , ma femme et mes enfans ;
Car j'ai mon père encore .

L E S E I G N E U R.

Et le prix du fermage ,
La semence , l'engrais , les frais du labourage .

(33)

L E P A Y S A N.

N'ai-je donc pas mes œufs , mes poulains , mes toisons ?
Les comptez-vous pour rien ? Dans de bonnes saisons ,
Mon fils m'apporte encor quelqu'argent de la Halle ;
La famille s'assemble , on mange , on se régale ;
La femme en coupe un chou de plus dans le jardin ,
Et le Dimanche on boit son petit coup de vin .

L E S E I G N E U R .

Oui , mais si par malheur une année est mauvaise ?

L E P A Y S A N .

J'en conviens avec vous , on est moins à son aise .
Peut-on toujours avoir une riche moisson ?
On vit tout doucement dans la morte saison
De ce qu'on a tâché d'épargner dans la bonne ;
L'on ne mange pas tout ; puis au fond de la tonne ,
On garde un coup de vin , pour la soif à venir ;
L'aspect de mes vieux jours ne me fait point frémir ,
J'ai mis tout mon espoir dans le Dieu que j'adore .

L E S E I G N E U R .

Et ces cieux embrasés , dont l'ardeté vous dévore ,
Ne les craignez-vous pas ?

L E P A Y S A N .

Hélas ! si vous saviez ,
Quand des sables ardens vous ont brûlé les pieds ;
Quand le dos tout courbé sur des roches brûlantes ,
A chaque instant frappé de vapeurs suffoquantes ,
On s'est vu tout le jour au soleil exposé ;
Que trempé de sueurs , haletant , opprime ,

C

Pour cacher au midi sa tête sous l'ombrage ,
 En vain l'on a cherché quelque léger feuillage ,
 Qu'on n'a pu découvrir un seul petit ruisseau ;
 Ah ! quel plaisir alors , quand une goutte d'eau
 Vieit humecter la langue épaisse et desséchée !
 Que l'on voit d'une eau vive une source cachée !
 Oh ! lorsqu'on a souffert ces cruelles chaleurs ,
 Quel plaisir de goûter le doux parfum des fleurs !
 De respirer le frais aux bords d'une fontaine !
 Au murmure des eaux qui coulent dans la plaine .
 On ferme sa paupière ; on cherche à sommeiller ,
 En passant sous sa tête un bras pour oreiller .
 Et quand la nuit-brillante , en déployant ses voiles ,
 Nous offre un beau ciel bleu , tout parsemé d'étoiles ;
 Quand la lune se lève et roule dans les airs ;
 Que tout est pur , serein , calme dans l'univers ;
 Qu'une douce fraîcheur pénètre jusqu'à l'âme ;
 Après souper , on prend ses enfants et sa femme ,
 On va chanter sous l'orme avec tout le hameau ,
 Et toute la jeunesse , au son du chalumeau ,
 Danse sur des tapis de mousse et de verdure .

LE SIEGE POUR.

Mais l'hiver , dans ces jours de neige et de froidure .

LE PAISAN.

Ah , l'hiver ! on balance , on croise ses deux bras ,
 On s'en bat sous l'aisselle ; et l'on vient à grands pas
 Se dégourdir les mains dans les mains de sa femme .
 On prend une bourrée , on l'allume , et la flamme
 Qui pétille et qui jette une vive clarté ,
 Tout-à-coup dans les coeurs ranime la gaité .

On entretient son feu de quelque bonne souche ;
De tout son appétit on soupe et l'on se couche ;
On va bien chaudemēt s'endormir là-dessus ;
Et puis du mauvais tems on ne se souvient plus.
Allez ; monsieur , croyez qu'il est bien du beau monde,
Chez qui tout vos plaisir , l'argent , l'or , tout abonde ,
Qui ne vit pas , peut-être , aussi content que nous.

L E S E I G N E U R .

Les impôts , tous les ans , comment les payez-vous ?

L E P A Y S A N .

Gaiment. N'en faut-il pas pour les frais de la guerre ?
Eh ! qui me défendra dans ma pauvre chaumière ?
Voulez-vous qu'un barbare , en désolant mes champs ,
Viennent un jour , à mes yeux , égorger mes enfans ?
J'affirme un coin de terre et ce petit vignoble ;
Il faut payer ; chacun ne peut pas être noble.

L E S E I G N E U R .

Les nobles ! et pourquoi sont-ils exempts d'impôts ?
Vous consommez pour eux vos jours dans les travaux ;
Et que font-ils pour vous ? Au sein de la mollesse ,
Ils goûtent les plaisirs d'une oisive richesse.
Ils dorment ; vous veillez.

L E P A Y S A N .

Et vous ne comptez pas
Le sang qu'ils ont pour nous versé dans les combats ?
Souvent , tandis qu'ici l'on danse dans nos fêtes ,
Au feu de cent canons ils exposent leurs têtes !
Le noble qui nous juge , ou qui nous défend tous ,
N'a-t-il pas à porter son fardeau comme nous ?

Il fait notre besogne , et nous faisons la sienné ;
Eh ; monsieur , comme on dit , chaque état a sa peine.

L E S E I G N E U R .

Bon père ! bon époux ! citoyen vertueux !
O Ciel ! tui, tout est bien. Que cet homme est heureux !
Adieu , ville de bruit , de fumée et de boue ,
Paris , où de l'honneur la bassesse se joue ;
Ville affreuse où d'un homme on n'estime le prix
Qu'au poids du vil métal qui couvre ses habits ;
Où , sans honte , l'on voit des petits agréables ,
Des gens dont on connoît les mœurs abominables ,
Se glisser , en rampant , aux nobles dignités ;
Où l'on vous abandonne aux fourbes effrontés ;
Où le plus vil traitant , cruel dans son sourire ,
Encor plus corrompu que l'air qu'il y respire ,
Dans l'éclat passager de sa vaine grandeur ,
Insulte à l'infortune , et joignant sans pudeur ,
L'ironie au mensonge et la bassesse au crime ,
Plaint le peuple opprimé , même alors qu'il l'opprime !
Où toujours l'innocent dans le piège est tombé ;
Où le plus vertueux a toujours succombé ;
Ils n'ont jamais senti qu'une pitié stérile !
J'ai vu des histrions flétrir l'auteur d'Emile ,
Et ses écrits divins , code des Nations ,
Traîter , avec mépris , de déclamations ;
Nos plaintes ne sont plus que des choses communes !
Malheureux ! pour cesser nos plaintes importunes ,
Le Foible n'est-il plus de fardeaux accablé ?
Le Foible a-t-il cessé d'être aux Grands immolé ?
Où l'argent est le Dieu , le seul Dieu qu'en rever.

Où la foi des traités n'est plus qu'une chimère,
Où de sales discours , qu'ils traitent de bons mots ,
Font rougir la vertu qu'on laisse pour les sots.
Quelle douce innocence en ce séjour champêtre !
Que j'y serois heureux ! — Je le puis , je veux l'être.
Ah ! trop long-tems séduit par de brillans appas ,
J'ai cherché le bonheur où le bonheur n'est pas !

2210348

PROPHÉTIE CONTRE TYR.

ON lit dans *Isaïe*, sur la ruine de Tyr,
un chapitre entier (c'est le vingt-troisième)
qui me semble laisser bien au dessous de lui
tout ce que nous connoissons de plus subli-
me dans le genre lyrique.

Les Mois, Poème, par ROUCHER, tome II,
page 40.

P R O P H É T I E

C O N T R E T Y R.

Assis sur un rocher, sous un ciel sans nuage,
 Suivant d'un œil errant les débris d'un naufrage,
 Isaïe attendri soupiroit ses douleurs,
 Et de ses cheveux blancs il essuyoit ses pleurs.

Un frisson le saisit. Son sang , de veine en veine ,
 Goutte à goutte , en suspens , s'arrête , et coule à peine .
 La mer est calme , et Tyr est dans l'éloignement .
 Le vieillard , pénétré d'un tendre sentiment ,
 Sourit , et s'abandonne aux plus douces allarmes ;
 Il jouit du plaisir de répandre des larmes .
 Mais , lorsqu'en son ivresse , il va , de tout côté
 Promenant dans les airs , ses regards enchantés ,
 Un rayon du soleil tombe sur sa paupière ,
 Et ses yeux sont noyés dans les flots de lumière .

Le Prophète croit voir un déluge de feux
 S'élancer , par torrens , de la voûte des cieux ;
 Son sang jaillit par bonds dans sa veine embrâsée ,
 Et déjà le délire allume sa pensée .

Vaisseaux , embrâsez-vous , fuyez épouvantés !
D'où venez-vous de tous côtés ?
Le glaive a dévoré la reine des cités.
O Tyr ! où sont tes ports antrefois si célèbres ?
La mer roule tes murs par ses flots emportés.
Océan , couvre-toi d'éternelles ténèbres ;
Et dans les airs impurs et de soufre infectés ,
Que le mugissement de tes flots irrités ,
Se change en hurlements funèbres !

Quels sons aigus frappent les airs ?
Sidon , les entends-tu ? . . C'est le bruit de tes fers !

Qui t'a souillée , ô Tyr , de tant d'ignominie !
Un seul de tes regards éveilloit le génie.
L'Egypte t'apportoit ses immenses trésors ;
Les cedres du Liban descendoient dans tes ports ,
Et la moisson du Nil étoit ta nourriture.
Chargés , pourtoi , des denrs de toute la nature ,
Lancés de cent climats divers ,
D'innombrables vaisseaux couvraient le sein des mers ;
Et , saisis à ton nom , de respect et de crainte ,
Les Peuples et les Rois marquoient dans ton enceinte
Le rendez-vous de l'univers !

Émus jusqu'au fond des entrailles ,
On entendoit de Tyr tous ces fiers matelots ,
Accourir , se presser , crier sur leurs vaisseaux :
» Découvrez-vous , au loin , le front de ses murailles ?
» Regardez , est-il rien de comparable à Tyr ? »
Ils parlent . Le tombeau s'ouvre pour l'engloutir .

Quand seront tes forfaits effacés par tes larmes?
Vierge déshonorée, on a flétri tes charmes!

Que ton exemple, ô Tyr, serve aux siècles futurs!
Prends ton luth, fais le tour de tes murs:
D'une courtisane oubliée
Cours offrir les restes impurs.

Il disoit: » Ma fortune à la tienne est liée »!
Il ne se dit pas même: » Est-ce elle que je vois?
» Que j'ai tant adorée aux jours de sa jeunesse »?

Cours dans tes murs, avec ivresse,
Prostituer tes pleurs, et ta lyre, et ta voix,
Chante, et qu'on puisse encor se souvenir de toi.
Que cependant le juste est beau dans sa vieillesse!

Tyr est abîmée aux enfers.
De ses chefs avilis les pieds, trainant des feux,
Front chercher, au loin, des terres étrangères.
Fuyez comme un torrent, fuyez dans les déserts;
Franchissez les monts et les mers;
Que les ossemens de vos pères
Se lèvent, pour vous suivre errans par l'Univers!

Quel est cet étranger qu'ici je vois descendre?
Il chante, et sous ses pieds il fait voler la cendre
De ces murs consumés par le foudre vengeur.
Tu ris!... Tu ne sais pas, stupide voyageur,
Que dans ces désertes campagnes,
Tyr élevoit sa tête au-dessus des montagnes!

Brisez-vous contre les rochers,

Vaisseaux, elle n'est plus celle que vous cherchez !
Cieux, versez des torrens de fumée et de flammes.
Et vous, Rois, implorez un pain de charité;
Portez, entre vos bras, vos enfans et vos femmes;
Mendiez les refus de l'inhumanité....

Sur de vaines grandeurs insensé q̄ui se fonde !
Mere des nations et la reine du monde,
A l'Univers entier Tyr imposoit des lois:
Et tous ses habitans étoient autant de Rois....

C'est donc ainsi, grand Dieu, que tu punis les hommes ?
Un tombeau nous dévore, orgueilleux que nous sommes.

Babylone et Damas et les Assyriens,
Les Medes, les Persans et les Palmyriens,
N'as-tu pas vu leurs Rois semer par-tout la guerre ?
Couvrir de leurs sujets la face de la terre ?

Où sont-ils maintenant ?
Et tu braves le Dieu par qui seul tu respire ?
Celui qui sous ses pas efface les Empires,
Fera-t-il bien rentrer Sidon dans le néant ?

Est-ce le feu qui vient dévorer ces campagnes ?
Paix ! — Je le reconnois — c'est le bruit de
Dont le pied menaçant ébranle les montagnes .
Hé ! non : c'est le fracas, le murmure des eaux ,
C'est le bruissement des vagues et des flots ,
Dont la châtre lointaine assourdit les échos.

Douce paix ! redescends dans mon âme allarmée !

(4)

Mais comme en longs sillons, la mer brille allumée !
Dans la sombre épaisseur des torrens de fumée,
De gros nuages noirs, l'un sur l'autre roulans,
S'élèvent pesamment sur les monts d'Idumée.
Quels sinistres éclairs s'élançent de leurs flancs !
Quel déluge, grand Dieu, de flots étincelans !
Grâce, grâce pour Tyr ! ... J'ai vu.... C'est une armée,
C'est *Cethim* en fureur à ta perte animée !
Ils manquent de tombeaux ! les morts couvrent les morts !
J'entends des ennemis les funèbres accords,
Le fer, l'airain sonnant, les trompettes, les cors,
Les cris, les heurlemens.... tout le feu de la guerre !
Sous mes pieds, sur ma tête a grondé le tonnerre,
Tyr, il éclate, il éclate.... Tu dors !

Voluptueuse ! au milieu de ses songes,
Tyr a souri dans les bras du sommeil.
Nuit, jeté un crêpe noir sur le front du soleil !
Tyr s'abandonne aux plus riens mensonges,
Elle referme encor les yeux à son réveil !

Aux armes, aux armes, aux armes !
Où courez-vous, Tyriens éperdus !
Et, le glaive à la main, ils se sont tous rendus !
Reposez donc ces affreuses alarmes !
Que de membres brisés sur la poussière épars !
Des mains.... jointes encor, des têtes de vieillards !
Un pere entr'ouvre, à peine, une errante paupière
Sur son fils, qui sourit à ta main meurtrière ;
Monstre, quels flots de sang roulent de toutes parts !
Cachez-vous, Tyriens, au centre de la terre.

Précipité du haut de ces remparts,
Le fils s'écrase, en écrasant sa mère ;
Et dans son sein il écrase son frère !
Le sang du fils a jailli sur le père.
Et tous ensemble ils restent consumés
Sous les débris humains de leurs toits enflammés . . .

Aux armes, aux armes, aux armes !
Vains regrets ! ô cris superflus !
Hier encor, Sidon brilloit de tous ses charmes !
Le jour se lève ! . . . Elle n'est plus.

L E L U T H

D' A N A C R É O N,

ATOMIC

ATOMIC

L E L U T H

D' A N A C R E O N,

Je voudrois célébrer Atréa,
 Je voudrois bien chanté Cadmus;
 Ma lyre, à l'amour consacrée,
 Ne veut célébrer que Vénus.

En vain d'une corde nouvelle
 Je la remontai l'autre jour;
 La corde sous mes doigts rebelle
 Soupira les doux sons d'amour.

Qu'un autre chante sur sa lyre
 Les combats des fils de Cadmus;
 Toujours mon luth d'amour soupire,
 Et ne veut chanter que Vénus.

1770. 11. 1.

1770. 11. 1.

1770. 11. 1.
1770. 11. 1.
1770. 11. 1.
1770. 11. 1.

1770. 11. 1.
1770. 11. 1.
1770. 11. 1.
1770. 11. 1.

1770. 11. 1.
1770. 11. 1.
1770. 11. 1.
1770. 11. 1.

R I C H A R D I I I .

江子玉 江南人

RICHARD III,
ROI D'ANGLETERRE.

M O N O L O G U E .

AUJOURD'HUI que nos fronts sont couronnés de gloire,
Que nos glaives sanglans nous servent de trophées,
Qui ne palpite plus qu'aux plus douces allarmes,
Que tous nos chants guerriers sont des hymnes d'amour,
Mon frère, un autre Mars, n'est plus qu'un Adonis :
L'horrible Guerre, en chœur, avec nos jeunes filles,
Au lieu de r'allumer les éclairs de son œil,
D'exciter, à grands cris, ses coursiers hérissés,
De jeter la terreur dans l'âme des héros,
Change son air féroce en un regard aimant,
Et danse aux sons lascifs d'un luth voluptueux.
Tronc grotesque, chargé de noeuds et de laideur,
Est-ce à moi d'espérer des passe-temps si doux ?
Irai-je caresser une glace amoureuse ?
(La beauté s'y plaint et s'embellit encore !)
Donnerai-je à ma taille un air de majesté ?
Je sens que, malgré moi, je ris d'un laid sourire,
Que ma difformité qui souille ma pensée,

En rend mon œil plus jaune et mon teint plus terrestre
 — Employez le présent dans toute sa richesse,
 Voluptueux Guerriers , il ne reviendra plus.
 Puis-je , moi , qui n'ai rien des grâces de l'Amour ,
 Espérer un soupir de la beauté sensible ?
 D'inspirer de l'horreur , qui plaît aux grandes âmes !
 Je voudrois seulement que l'on pût me hâter !

Je ne suis que hideux , qu'un objet de risée ,
 Une ébauche sans traits , sans physionomie ,
 Masse de chair informe ! Il faut que la Nature
 Dans un jour de dégoût m'ait jetté dans la vie !
 Regardez ! ai-je rien de la Divinité ?

J'entends les chiens gronder quand je passe près d'eux ,
 Et mon cœur en augure un avenir sinistre ,
 Qui pourroit , à mon tour , égayer mes loisirs .

Chantez , Guerriers , dansez , enivrez-vous ! je veille !

Pourquoi , viens-tu , Soleil , éclairer ma laideur ?
 Tu vois que je n'ai pas avec qui te maudire !
 A moins que je ne parle à mon ombre hideuse ,
 Qui semble encor s'enfuir lorsque je la regarde .

Sourire à ma laideur ! voilà tous mes plaisirs .
 Je ne puis être aimé . Je veux qu'on me hâsse .

L E

V A L È M E,

卷之五

V A L É M È

Qu e de fois , sur ces monts , j'ai dit au Tout-Puissant ;
 La Nature et mon cœur me révèlent ta gloire .
 Si cette vie est tout , ce que j'ai peine à croire ,
 C'est encore un bienfait , j'en suis reconnoissant .

Monts sacrés , flots de verdure ,
 Vents du nord , augustes bois ,
 Où mon cœur tressaillit pour la première fois ;
 Où dans l'extase , heureux d'une volupté pure ,
 Mon cœur à la vertu fit son premier serment ,
 Salut , vous me glacez d'un saint frémissement !

D'aimer la vérité , faites à mon exemple ,
 Un auguste serment dont le cœur soit touché :
 Le soleil du printemps étoit à son coucher ,
 J'avois le firmament pour temple ,
 Et pour autel , un éclat de rocher ,

CC. 3

EXERCITIUM

Exercitium de rebus publicis
et privatis. Exercitium de rebus publicis
Exercitium de rebus publicis et privatis.

Exercitium de rebus publicis et privatis
Exercitium de rebus publicis et privatis.
Exercitium de rebus publicis et privatis.
Exercitium de rebus publicis et privatis.
Exercitium de rebus publicis et privatis.

Exercitium de rebus publicis et privatis.
Exercitium de rebus publicis et privatis.
Exercitium de rebus publicis et privatis.
Exercitium de rebus publicis et privatis.
Exercitium de rebus publicis et privatis.

QUELQUES VERS

SUR LES CALOMNIATEURS;

E T

SUR BOILEAU.

CAESAR'S CLOTHES

THE HISTORY OF ROME

SIR THOMAS BROWNE

C A L O M N I A T E U R S.

Les calomniateurs sont pis que les ingrats ;
 L'ingrat retire au moins , quelque fruit de son crime ;
 Mais toi , de mes amis , en m'arrachant l'estime ,
 Tu me rends vraiment pauvre et ne t'enrichis pas.

S U R B O I L E A U.

Courtisan de Louis , d'un tyran de la France ,
 Lu des rois , tu poursuis Quinault dans l'indigence ,
 Pour flatter un Lully qu'on vantoit dans les cours ;
 Boileau , je te méprise , et méprisai toujours
 De tes pénibles vers la stérile harmonie ;
 Le vil flatteur des rois est pour moi sans génie.

CIVIL WAR RECORD

RECORDED IN THE CIVIL WAR
BY THE CONFEDERATE STATES OF AMERICA
AND THE UNION OF THE UNITED STATES

1861-1865

RECORDED IN THE CIVIL WAR
BY THE CONFEDERATE STATES OF AMERICA
AND THE UNION OF THE UNITED STATES

LA MÉDITATION

E T

L'INSECTE.

卷之三

三

LA MÉDITATION

E T

L'INSECTE.

PERDUS dans le torrent des siècles à venir,
 Mes jours s'écoulent donc... Comme il fuit ce nuage,
 Qui se fond dans les airs et de son court passage
 N'a pas même laissé le moindre souvenir!

Vivre avec ces tyrans, quel insipide outrage!
 Les fers et les affronts et des jours douloureux
 Seront-ils toujours le partage
 De l'homme intègre et généreux ?

Grand Dieu, s'il en est un, anéantis mon être.
 D'en douter seulement suis-je assez malheureux?
 Si l'on ne peut mourir, si tu me fais renaitre,
 Ne me condamne point à revivre avec eux.

Quand viendra le Poëte , en votre siècle immonde
 Plonger l'injustice aux enfers ,
 Briser nos fers ;
 Et créateur d'un nouveau monde ,
 Du feu de son génie embrâser l'univers ?

Vieux Homère , antique Pindare !
 Tout est mort dans mon cœur , ô Poësie , adieu !
 O Moyse , ô Poëte ! ah ! créer est d'un Dieu !
 Génie agreste et pur qu'ils traitent de bâbâre ,
 Calme donc ma raison qui s'enfuit et s'égare ,
 Le peintre de Macbeth , ô mon divin Shakespear ,
 Tes affronts à mon cœur arrachent un soupir .

Tous ses tableaux sans art , francs comme la nature ;
 Pour être vus au loin sont tracés à grands traits ;
 La Poësie est sœur de la Peinture ;
 S'ils étoient plus finis , ils seroient moins parfaits .

Ne rends point à ton siècle outrages pour outrages ;
 Si le front du Poëte est couvert de nuages ,
 C'est le front du soleil d'ombres enveloppé ;
 Des feux brûlans du jour si le marbre est frappé ,
 Telle est l'ardeur du feu dont le soleil dévore ,
 Dans la fraîcheur des nuits le marbre brûle encore .
 Un grand pressentiment dans mon cœur est empreint ,
 C'est encor la terreur d'un incendie éteint .

Mon esprit créateur couve , enserre le monde !
J'en chasse les démons. Mon ame le féconde ;
Mon génie agrandi remplit l'immensité,
Et j'ai le sentiment de mon éternité.

Libérateur du monde , Homme-dieu sur la terre ,
Dans la main des tyrans enchaîne le tonnerre ,
Et malgré les géans qui gardent leur sommeil ,
Étends-les sur un lit de flèches embrâsées.
Son cœur , toujours exempt de fureurs insensées ,
Plus transparent que l'or , plus pur que le vermeil ,
Aime à se voir ravir ses plus riches pensées ;
C'est prendre un diamant sur le char du soleil .

Je me tiens , je suis là , je me passe en revue ;
Je cherche une espérance incertaine , imprévue ;
Je mesure dés jours qui viennent de finir ;
Je vais me racontant les faits de l'avenir ;
J'écoute , et ma pensée ardente et vagabonde
Rumine ses erreurs et les destins du monde .

Profonde Méditation !
Il se croyoit le Dieu de la nature entière !
Quelle auguste création !
Un insecte roulant dans des flots de lumière ,
Qui du bruit de son aile entr'ouvre ma paupière ,
A fait rentrer dans la poussière
La plus grande Nation !

Mon esprit s'y confond , & terre , est-il possible ?
Cet insecte insensible ,
Qui d'un coup de son aile efface mon tableau ,
C'est le tems qui du monde éteindra le flambeau !

S H A K E S P E A R

B T

V O L T A I R E

THE COUNCIL OF

THE COUNCIL OF

()

S H A K E S P E A R

E T

V O L T A I R E.

LE Poëte divin , l'Homme de tous les tems ,
 Shakespear dormoit en paix assis sur ses trophées ;
 Joyeuses près de lui , dansoient toutes ses Fées ;
 Et sa grande ame erroit dans ses pensers rians.

Voltaire alors se glisse et l'embrasse , et soupire !
 De son or le plus pur voulant se couronner ,
 En secret , à la hâte , il s'en pare , et s'admire ;
 Et pour cacher ses vols cherche à l'assassiner .

Honte , que tes vertus n'ont pas même effacé ,
 Perfide , entre tes mains ton arme s'est brisée !

Son génie immortel se rit de tous vos traits ,
 Ingrats , l'heureux Shakespear sous son aile repose ;
 Les ris semblent ouvrir sa bouche demi-close ,
 Et l'on diroit qu'il songe aux heureux qu'il a faits .

E 4

C A N C O N E R

M I S T A F T O N

... a man of much learning, and of great
experience in the law, and of great knowledge
of the world; but he was not a man of
any great wit or humor, but he was a very
good scholar, and had a good understanding of all

things he did, and he did them well; and
he was a man of great integrity and honor,
and he was a man of great virtue and
character, and he was a man of great
knowledge and experience.

He was a man of great humor and wit,
and he was a man of great wit and
humor, and he was a man of great
knowledge and experience.

He was a man of great wit and
humor, and he was a man of great
knowledge and experience, and he was a
man of great wit and humor, and he was a
man of great wit and humor.

L A R U I N E

DE

JÉRUSALEM,

CHANTS LYRIQUES.

PUISE le délire de la douleur être toujours
pour vous une chimère !

LA RUINE
DE
JÉRUSALEM,
CHANTS LYRIQUES.

UN ISRAËLITE.

QUE d'ensans d'Israël ne s'éveilleront plus !
Déjà le Meurtre avide, en sa barbare joie,
Attend que le sommeil ait enchaîné sa proie.

PLUSIEURS ISRAËLITES.

O larmes ! ô prière ! ô regrets superflus !

UN CORYPHÉE.

Sous un ciel embrasé du couchant à l'aurore,
Dans les murs de Sion que la flamme dévore,
Accouroient, par milliers, les Démons s'entasser,
Les voyant tous, courbés, lentement se glisser
Sur des amas impurs de funèbres décombres,
Et, par bonds, s'aggrandir et s'élançer leurs ombres;
Dans un délire affreux, stupides, étourdis,
L'un à l'autre inconnus, nous fuyons poursuivis

Du tumulte et des pleurs d'une ville enflammée,
Que repousoit en vain notre oreille allarmée.

DES ISRAËLITES (qui seront toujours appellés Iduméens), *imitant la voix féroce et terrible de leurs ennemis.*

Massacrez, sans pitié, vieillards, femmes, enfans !

D'AUTRES IDUMÉENS.

Rasez Jérusalem jusqu'en ses fondemens !

TOUS LES ISRAËLITES.

Et nos pieds effrayés, qui dévorent la terre,
Font jaillir sur nos pas des torrens de poussière !
Nous goûtons, je ne sais quel horrible plaisir !
De sentir sur nos fronts la poudre s'épaissir :
C'étoit encor l'espoir d'épaissir les ténèbres !

R A R T I E D U C H O E U R.

Et secouant nos fers avec des cris funèbres...,

T O U T L E C H O E U R.

Les restes de Sion, aux flammes échappés,
D'un bruit rapide et sourd marchent enveloppés ;
Entassent les tourments dans leur ame opprassée,
Et tous, pour en chasser les sens et la pensée,
Ne pouvant respirer, ni pleurer, ni gémir,
S'environt de douleur pour ne la pas sentir.

(P R O F O N D S I L E N C E.)

U N C O R Y P H È E.

Au bruit confus des chars, et de coursiers sans nombré
Qui déjà préparoient de longs hennissemens,

(77)

Le Sommeil effrayé fuit avec la Nuit sombre,
Le Désespoir sans larme et sans gémissemens.

C H O E U R D E J E U N E S F I L L E S .

(Silence douloureux , sensible dans les vents !)

L E C O R Y P H É E .

S'éveille , recueilli pour de nouveaux tourmens !

(G R A N D E P A U S E .)

U N A U T R E C O R Y P H É E .

Dans ce réveil horrible , où son ame éperdue
Se nâvre et se pourrit du malheur qui le tue ,
Le morne Israélite , à soi-même étranger ,
Sent au fond de son cœur tous ses maux s'arrangér ;
Soupire , et par degrés , s'essayant à les croire ,
Dans le passé replonge , et cherche en sa mémoire
Par quel destin fatal sur l'Euphrate amenés ,
Les enfans d'Israël se trouvent enchaînés .

C H O E U R D E J E U N E S F I L L E S .

Et cependant l'aurore et son heureux sourire
De nos cœurs attendris entretient le délire .

U N P È R E .

N'osant tourner mes yeux pour compter mes enfans ,
Mes regards les cherchoient dans les flots transparéns ;
Et n'offrant à mes vœux qu'imparfaites images —

U N A U T R E P È R E .

Comme nous dans les fers pleurant sur les rivages —

L E P R E M I E R P È R E .

Heureux de les connoître à leurs gémissemens ,

Attentif, l'œil fixé sur tous leurs mouvements ;
Je voyois dans les flots nos larmes confondues —

UNE JEUNE FILLE.

Nos harpes, en désordre, aux sautes suspendues —

UN PÈRE.

Des spectres s'avancer, de longs cheveux voilés,
Qui serroient des enfans dans leurs bras mutilés.

(PLATANE.)

TOUS LES ISRAËLITES.

Là, dans l'étonnement d'une terre étrangère,
Nous regardant l'un l'autre —

UNE VOIX.

Et la terre —.

UNE AUTRE VOIX.

Et les flots —.

UNE AUTRE.

Et nos fers —

UNE AUTRE.

Et le ciel —

UNE AUTRE.

Qui permit tant de maux ! —

UNE AUTRE.

Et l'enfant qui sourit et joue avec sa mère —

UNE AUTRE.

Et lui donne à baiser les chaînes de son père —

LES CORRESPONDANCES.

Tous ensemble élancés de mille endroits divers,
Les cris du désespoir emplissent les déserts.

PLUSIEURS ISRAËLITES.

Eduméens !

D'AUTRES.

Sion !

D'AUTRES.

A des hommes !

D'AUTRES.

Des hommes !

ENCORE D'AUTRES.

Ah Dieux ! qu'ils sont affreux ces déserts où nous sommes !

UN JEUNE ISRAËLITE,

Les filles de Sion qui sembloient ne pouvoir
Rassassier leurs yeux du plaisir de me voir !

UN ISRAËLITE.

Ma raison m'abandonne et tous mes sens m'égarent,

UN AUTRE.

Je sens à ma frayeur les maux qu'ils me préparent !

UN AUTRE.

A déchirer ton cœur toujours ingénieux,
Pourquoi joindre au présent un avenir affreux !

UN AUTRE,

Grand Dieu ! de tant d'amour au comble de la rage,
Passer, sans un instant pour armer son courage !

(86)

LE JEUNE ISRAËLITE.

Môn squelette hideux m'est un objet d'horreur !
Je perds jusqu'à l'espoir d'attendrir mon vainqueur !

UN AUTRE, *regardant le ciel.*

Dans ces os dépouillés connois-tu ton image ?

LE JEUNE ISRAËLITE.

Ton sourire insultant, exécrable soleil,
Trouble un songe d'horreur qui n'a point de réveil !

UN ISRAËLITE.

Aux doux épanchemens d'une amitié si tendre,
A combien d'heureux jours mon cœur devoit s'attendre !
Puissiez-vous, jours heureux de mes premiers amours,
Dans un cercle éternel recommencer toujours !

UN VIEILLARD.

C'est ainsi que souvent, sur ton bruyant rivage,
Des monts de sable, & mer, par le temps entassés,
Se perdent dans les vents emportés par l'orage !
Mes trésors ! mes trésors ! en cent lieux dispersés !
Où sont, pour mes vieux ans, mes trésors amassés !

DES INFORTUNÉS, *à la faveur de l'incendie,*
échappés des souterrains ignorés,
où des ennemis puissans les
avoient ensévelis.

Nos soupirs ont enfin réveillé le tonnerre !

UNE VOIX.

Où sont-ils ces Puissans ?

UNE AUTRE.

Sous la pierre écrasé.

PLUSIEURS

(81)

PLUSSIERS VOIX,

Ces ministres cruels ?

TOUS.

Le centre de la terre

S'ouvre éclairé des feux de leurs trônes embrasés !

PLUSSIERS VOIX.

Et voulant, pour toujours ! effrayer la vengeance,
D'un regard paternel, le Dieu de l'Univers,
Dans l'enfer des tyrans fait tomber l'espérance.

D'AUTRES VOIX.

Ses gouffres inconnus, par la foudre entr'ouverts,
Rejettent l'innocence et demandent le crime !
L'insatiable Mort qui cherche sa victime
S'étonne ! et ne retrouve en ses tombeaux déserts,
Que des sceptres brisés, des trônes et des fers.

UNE ISRAËLITE.

Du plus sensible époux partageant la tendresse....
Je sens encor son cœur tressaillir d'allégresse !

UNE AUTRE.

Israël !

PLUSSIERS VOIX.

Israël !

UNE ISRAËLITE.

La rage est dans mon cœur.

UNE AUTRE.

M'abreuvant chaque jour d'un siècle de bonheur,
J'espérois m'enivrer d'une heureuse vieillesse ;

F

(82)

Qué ma femme et mon fils me fermeroient les yeux,
Que je m'endormirois où dorment nos ayeux.

U N J E U N E H O M M E.

Et moi j'étois époux , et père en espérance.

S A J E U N E É P O U S E .

Est-ce lui que j'entends ?

L E J E U N E H O M M E .

Je mourrai sans vengeance !

S A J E U N E É P O U S E .

Enfant ! je pleure encor de t'avoir embrassé !
Je prierai tant ce Dieu contre nous courroucé ,
Qu'un jour de mon THAMAR il bénira les armes !

L E J E U N E H O M M E .

Qu'il me rende une main pour essuyer ces larmes !

U N I S R A É L I T E .

Aux volontés du ciel mon cœur est résigné.

L A J E U N E É P O U S E .

Dieu !

L E J E U N E H O M M E .

Tu me reprends plus que tu ne m'as donné !

U N D E S R O I S D' I S R A E L .

Mon peuple , souviens-toi , sur ces rives désertes ,
Que ton Dieu t'a promis de réparer tes pertes !

U N H O M M E D U P E U P L E , au Roi .

Du haut de son orgueil le Superbe est tombé !

(83)

U N C O R Y P H E E

Tremblant de mériter une juste vengeance,
Le prince, recueilli dans un sombre silence,
Roule sur l'inconnu son œil hâve et plombé!

(P A U S E .)

U N A U T R E C O R Y P H E E

« Qu'un éclair de mes yeux annonçât la tempête,
» De crainte et de respect les grands courbouïent leur tête;
» Et l'orgueil, de leur front tomboit, comme un rocher
» Des sommets du Sina, par les vents arraché? —

L E P R E M I E R C O R Y P H E E

Tous ces grands souvenirs sont peints sur son visage.
Le grand Roi terrassé, succombe à son malheur.
Ses soupirs étouffés retombent sur son cœur.
Son front brille d'éclairs comme un épais nuage
Qu'un même instant noircit et fait pâlir l'orage.
Aux reproches amers du plus vil des humains,
Souvent il soulevoit ses languissantes mains!
Et du fond de son cœur une haute pensée
Rallumant tout le feu de ses regards éteints,
Lui fendoit la terreur de sa grandeur passée.

P I U S I E U R S V O I X

Que par mille tourments il meure —

D' A U T R E S V O I X

Sans mourir?
Qu'il souffre tous les maux qu'il nous a fait souffrir!

L E S P R E M I E R E S V O I X

Dieu! c'est lui qui sur nous attira ta colère.

(34)

L E C O R Y P H E E.

Son grand cœur s'en étonne et pousse un grand soupir.

L E R O I.

J'étudiois mon peuple ; et le cœur de leur père
Attendoit dans leurs yeux un conseil salutaire !
De l'avare oppresseur mes peuples affranchis,
D'un seul de mes regards retournoient enrichis.

P L U S I E U R S V O I X .

Qu'importe qu'un Roi régne , aimé de l'innocence ,
Si , cachant leurs forfaits , le crime et l'ignorance ,
Tous fes jours , par son cœur , trompent sa confiance !

U N E V O I X i r r i t é e .

Un Roi n'a point d'amis , il ne peut —

L E R O I s'écrie :

Que dis-tu ?

L A V O I X .

Qu'un Roi n'a pas le droit de croire à la vertu .

L E P E U P L E .

Il ose , et se croit juste ! en d'autres mains remettre
Mes destins , qu'à lui seul j'ai bien voulu commettre ,

U N E V O I X .

Dussent-ils me nourrir de poisons et de fiel ,
Je respire un air pur et regarde le ciel !

L E P E U P L E , au Roi .

Lui seul . . .

U N E V O I X .

Pleure !

L e R o i .

Sache donc avec quel artifice
A l'oreille des Rois l'imposture se glisse !

L e P e u p l e .

Sache que l'Infortune est sans bras et sans voix ,
Et que le crime heureux peut s'armer de tes lois !

U N E V O I X .

Hélas si quelque main heureusement cruelle ...

U N E A U T R E V O I X .

Nous dormirions en paix dans la nuit éternelle !

L e R o i .

Je doute qu'une fois , à la fourbe échappé ,
Le plus juste des Rois n'ait pas été trompé !

U N V I E I L L A R D .

Les siècles entassés ne cachent point le crime ;
Mais que tu venges tard le foible qu'en opprime ,
Grand Dieu ! dans un repaire enséveli trente ans ,
Je survis à ma force , et mes pas chancelans
Trainent d'un corps usé le déplorable reste . —

(A un jeune homme.)

Toi qui paroîs plongé dans un penser funeste ,
Echappé , sans blessure , à d'horribles combats ,
Héureux d'un cœur sensible , et beau de ta jeunesse ,
Qu'as-tu laissé de toi dans ces affreux climats ?

L e C o r a v e n t e .

Et l'autre le regarde et ne lui répond pas !

LE VIEILLARD.

Pourquoi n'ayr ton cœur d'une amère tristesse ?
 Fais tomber de ton front ce funèbre sommeil,
 Comme le fier lion secoue, à son réveil,
 Le poids humide et froid qui charge sa crinière.
 Vois ces bords enchantés sourire à la lumière !
 Dans un lit de crystal, d'azur et de vermeil,
 Vois l'Euphrate rouler les rayons du soleil.
 Son ombre, ASTRE NOUVEAU....

LE JEUNE HOMME.

Lequel des deux est l'OMBRE !

LE CORYPHÉE.

Et bientôt à ses pieds il tourne un regard sombre.

LE VIEILLARD.

Que fais-tu ?

LE JEUNE HOMME.

Laisse-moi, sous mes toits enflammés
 Je cherche mes enfans en cendre consumés !

UN VIEILLARD.

Cette urne les contient, elle n'est pas remplie ?

UN ISRAËLITE.

O ma Jérusalem ? si jamais je t'oublie....

LE CORYPHÉE.

Et son œil en suivant son front demi-penché,
 Tombe, et reste immobile à la terre attaché.

UN ISRAËLITE.

Où pourrai-je trouver un cœur qui me réponde ?

U N A U T R E.

C'est la mer qui répond à la foudre qui gronde !

L E P R E M I E R I S R A É L I T E.

En d'horribles pensers je m'abîme et me perds !

(*Avec le sourire du désespoir.*)

De leurs lits échappés , les fleuves des enfers .

S'allumant des débris de la moitié du monde ,

Vont enfin achever d'engloutir l'Univers !

U N A U T R E.

Toi , Monstre , à qui donna la colère céleste ,

Pour haleine un volcan , et pour soupir la peste ,

MORT , je brave ta faulx et ta voracité ;

Le passé dure encor , tout entier il me reste ;

C'est toujours le présent dans son éternité .

U N E I S R A É L I T E , *à son fils.*

Pour la première fois , toi qui vois la lumière.....

L E J E U N E H O M M E , *en extase.*

Quels célestes parfums !

L' I S R A É L I T E .

Qui du sein de ta mère —

Fus replongé vivant dans le sein du tombeau —

L E J E U N E H O M M E .

Je n'aurois jamais cru que le jour fût si beau !

L' I S R A É L I T E .

O mon fils !

L E J E U N E H O M M E

O ma mère ! oh ! quand avec l'aurore

On s'éveille , heureux ceux qui s'éveillent encore !

U N E V O Y E

Ma femme , et toi , mon fils , qu'êtes-vous devenus ?
Hélas , morts ou vivans je ne vous verrai plus !
Tous , oh ! —

U N P E R E.

L'enfer est vuide , ils sont tous là .

U N V I E I L L A R D.

Ma fille ,

Toi , ma seule espérance , et toute ma famille ,
C'est en vain pour te voir que mes yeux sont ouverts ;
Viens .

L ' E N F A N T .

Il fait bien nuit !

L E V I E I L L A R D .

Nuit ? viens au bruit de mes fers .

L E C O R Y P H E E .

L'enfant qui roule , en vain , son œil dans son orbite ,
D'un pied que la frayeur égare et précipite ,
S'éloigne de son père en courant l'embrasser ,
Et son père l'entend dans les flots s'étouffer .

(PAUSE).

C H O E U R D E J E U N E S F I L L E S

Nous implorons du ciel des regards pacifiques .

D E S I D U M E N S .

Chantez-nous de Stor les superbes cantiques .

U N C O N V E N T .

Nos bras restent glacés vers le ciel étendus !

(8y)

U N A U T R E C O R Y P H É E.

Notre oreille se ferme , et notre œil ne voit plus ?

• L E P R E M I E R C O R Y P H É E,

Le soleil , par pitié , cache-t-il sa lumière ?

C H O E U R D E J E U N E S F I L E S .

Comme pour en douter nous fermions la paupière !

L E D R E U X I E M E C O R Y P H É E .

Eh ! quel est donc ce poids dont nos bras sont chargés ?

L E P R E M I E R C O R Y P H É E S .

Peut-être que nos fers en glaives sont changés ?

L E S D E U X C O R Y P H É E .

Tous nos sens incertains , par un heureux mensonge ,

Cherchent à s'engourdir dans les erreurs d'un songe ;

Savourent la terreur de ces vastes déserts ;

Et nos mains , tout-à-coup , tombant avec nos fers ,

Redoublient les horreurs d'un lugubre silence : —

(Les Iduméens préparent leurs danses féroces)

P L U S T E U R S I S R A È L I T E S .

Ces démons réjouis s'agitent en cadence !

D E S I D U M È E N S , s'avancent .

Encore ! encore ! encore !

L E S I S R A È L I T E S , reculent effrayés .

Et leurs bras menaçans

Font rejaillir sur nous le sang de nos enfans !

T O U T L E C H O E U R .

Jusques à quand , Seigneur ? —

(90)

PARTIE DU CHŒUR.

Armé de son tonnerre,
Dieu, des Iduméens vient-il purger la terre ?
Ensemble confondus, les esclaves, les rois,
Dans la tombe éveillés se lèvent à sa voix.

TOUT LE CHŒUR.

Que pour l'éternité l'Iduméen périsse !

UNE VOIX.

Plus de flâneurs alors pour voiler l'injustice,

UNE AUTRE VOIX.

Plus de nécessité, prétexte des tyrans.

PARTIE DU CHŒUR.

Rois, qui vous croyez Dieux, pour être Tout-puissans,
Que pour ses grands désseins épargne sa vengeance,
Vous subirez enfin l'éternelle sentence.

L'AUTRE PARTIE DU CHŒUR.

Chantez, Iduméens, il nous jugera tous.

TOUT LE CHŒUR.

Sa justice bientôt se souviendra de vous.

L A F E T E.

D e m o n M i s.

CHICAGO

LIBRARY

L A F È T E

D E M O N A M I E.

O D E.

CHANTONS, à l'envi, notre Amie,
Livrons-nous aux plus doux transports,
Et que les sources du génie ;
Enrichissent de leurs trésors
Un des plus beaux jours de sa vie.

JE ne ferai point la peinture,
De son cœur qui nous rend heureux,
Mais on trouve sur sa figure,
Le cachet qu'impriment les cieux
Aux chef-d'œuvres de la nature.

S T E P H A N I

B R I D G E M O U N T , C A

S T O

reinforcement, less than 10% of concrete
isogenous which only gives about 1000 psi.
So, if we want to use 1000 psi
concrete, we need to increase the
size of the concrete which only adds 10%.

Another problem is that if we
increase the size of the concrete, we will
need more concrete to reinforce it.
So, we need to find a balance between the
size of the concrete and the amount of

L E C O R P S

B T

L A P E N S É E

22200 22

22

22200 22

L E C O R P S

E T

L A P E N S É E.

Mon corps ce n'est pas moi ; ma pensée , où va-t elle ?
 C'est un rayon qui part de mon âme immortelle ;
 Elle fuit , et je sens que je n'ai rien perdu ;
 Ce corps , dont je me sers , il te sera rendu ,
 Poussière , et si de rien jamais rien ne peut naître ,
 J'étois , puisque je suis , et je dois toujours être .

Je m'enfonce , à plaisir , dans l'ombre du passé ;
 J'y cherche à débrouiller le fil embarrassé ,
 D'une longue action qui toujours se prolonge ;
 Et ce qu'on fait souvent pour démêler un songe ,
 J'assemble les débris d'un sommeil agité ;
 Il semble quelquefois qu'on ait toujours été .

LE JOLI BOUQUET

D' U N

P E T I T E N F A N T

TELEGRAFICHE MATERIALE

W. G. T.

TELEGRAFICHE MATERIALE

LE JOLI BOUQUET

D' U N

P E T I T E N F A N T.

P E T I T garçon , qui veut devenir grand ,
Doit être bien gentil , docile , point gourmand .
Des soins qu'un a pour lui doit garder la mémoire ,
Car un ingrat est un vaurien ;
Lui dit-on : Fais cela ! Petit enfant doit croire
Que maman parle pour son bien !

Mais on dit , tous les jours , qu'on ne donne pour rien
Son or , ses biensfaits , sa tendresse ;
Je sens bien cependant qu'on m'aime ; on me caresse ;
Et le petit enfant n'a rien en son pouvoir ;
Il demande crédit , que le bon cœur attende !

Pour une grande fête , il apporte ce soir ,
Mille petits baisers , qui sont tout son avoir ;
Encor faut-il qu'on les lui rende .

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

L A B O U G H E

D E F e n.

... . Linguae centum sunt ora que centum
Ferrea vox.

Aeneid. Lib. 6. v. 625.

LA BOUCHE DE FER.



(1789.)

L'opinion publique est l'espèce de Loi,
Dont tout individu peut être le ministre.
Si quelque Homme égaré par un conseil sinistre,
Vous disoit à grands cris : « Peuples, écoutez-moi ; »
Ce ne seroit au plus qu'un léger météore,
Un éclair qui s'échappe et qu'un instant dévore :
Mais si d'un peuple entier, par un instinct heureux,
Il marque les décrets ou présage les vœux,
D'un suprême Conseil c'est la force magique,
Et sa BOUCHE DE FER sauve la République.
On n'est rien sans les vœux que le Peuple a portés,
On est tout, si du Peuple on peint les volontés.

(一九三二)

AUX VÉRITABLES LÉGISLATEURS

DU GÈNRE HUMAIN;

INVOCATION.

A QUELQUES DÉPUTÉS

D E

L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE,

(Année 1789.)

Ripe for Stroke !

SHAKESP.

Né soyez ni démočrātēs , ni aristocrates ,
ni royalistes , ni jacobins , ni quatre-vingt-
neuvistes. Soyez FRĀCS , comme vos pères ,
et vous serez libres comme eux.

Bouche de Fer 1790.

I N V O C A T I O N
A U X VÉRITABLES LÉGISLATEURS
D U G E N R E H U M A I N .

Moyse , Fils de l'*homme* , et toi Confucius ,
Bacon , Locke , Rousseau , Voltaire , Helvétius ,
Si votre *esprit* céleste erre dans la nature ,
Prêtez à mes desseins une éloquence pure .
Peut-être les bienfaits , et les accens , et l'air ,
Et les traits d'un grand homme armé contre l'injure ;
Imposeroient silence à la noire imposture ;
Terre , sans liberté , c'est la nuit , c'est l'enfer !
Je vous offre un organe , et mon cœur est ouvert ,
La mort n'est qu'un sommeil , debout pour les confondre ;
Sans intérêt , sans moi , c'est à vous de répondre ;
Qu'ils sentent votre *esprit* dans la Bouche de fer .

A Q U E L Q U E S D É P U T É S
D E
L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE.

Aut lieu des plus doux noms d'une langue chérie ,
Ils prennent sans pudeur des noms de scélérats ;
De gens fourbes et durs qui n'ont point de patrie ;
Et du peuple François les augustes Primats ,
Ramassent dans la fange un nom qui les rallie .

(cont)

W O T T E R C O V E R I

S U P E R F I C I A L S E C U R I T Y L U X

M A T U R I T Y T R E A S U R Y

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

U N D E R C O M M U N I C A T I O N

LES FRANCS COSMOPOLITES.

(III parties.)

SCÈNES LYRIQUES.

N'espérant de secours que d'un Peuple qui n'étoit
qu'une vile canaille opprimée par les barons , et ne pou-
vant agir ni comme un prince , ni comme un grand sei-
gneur , il est obligé de sonder les esprits avec une extrême
circonspection , de s'expliquer d'une manière hiérogly-
phique , et avant que de vouloir la liberté , il veut sa-
voir si la multitude la désire et mérite d'avoir
un défenseur qui se dévoue.

MABLY , De la manière d'écrire l'hist.

L E R E V E I L
DE JEAN RACINE;

Première partie

D E S F R A N C S C O S M O P O L I T E S.

3 1 3 V 1 2 2 1

3 1 3 V 1 2 2 1

3 1 3 V 1 2 2 1

3 1 3 V 1 2 2 1

LES FRANCS COSMOPOLITES,

Première partie.

LE REVEIL

DE JEAN RACINE

DERRIÈRE les murs d'un temple consacré à l'éternelle lumière , un jeune homme , nonchalamment couché au milieu des tombeaux , regarde avec recueillement quelques feuilles éparses qu'il tient entre les mains . —

(1er. feuillett.)

— « Je les conjure d'éclairer ma raison — et ils
 » m'assurent que ces paroles de l'ancien monde renfer-
 » ment l'espérance d'un grand évènement , qui est pro-
 » che ; — qu'il faut se dévouer . — Ce sera moi . — Que
 » veulent-ils me dire avec la caisse de plomb de Shakes-
 » peare ? — Est-ce qu'ils croiroient à des prophéties ? —

» Que répondre aux Sages? — Ce qu'ils m'ont dit: —
 » Examine partoiz-même. Où sont les Sages à qui les ty-
 » rans n'ayent pas aussi crevé les yeux, bouché les
 » oreilles, arraché la langue? — Tout est cahos. Je
 » le sens; — L'acréation va commencer. — Ils le disent;
 » — Non, je ne veux ni maîtres ni disciples. — C'est
 » moi seul que je veux approfondir, assiéger, connoître;
 » concevoir. »

(2^e. feuillet.)

Prophétie de l'ancien monde; consacrée dans l'Ecriture Sainte, au livre de Mardochée et d'Esther, chapitres 1., 7., 8., 9. (Voy. l'Esprit des Religions, 2^eme. partie, § 54.)

(3^e. feuillet.)

CERCLE SOCIAL.

Le cercle, c'est le sceau des loix de la nature,
 Amour, égalité!

C'est l'année et l'anneau de la fraternité,
 Toujours entière et toujours pure;
 Point de commencement, ni fin; Éternité.

On apperçoit, près du juené hommē attendri, Galilée,
 à genoux, devant les inquisiteurs, demandant pardon à
 son siëcle de lui avoir dit la vérité! — Il embrasse dans
 ses regards plusieurs épitaphes.

Sur un tombeau sont écrites ces paroles de Job: *Je sais
 que je dois me réveiller dans la tombe et me recouvrir
 d'une peau nouvelle.*

Sur la tombe de Jean Racine on lit ces vers, tirés de ses poésies lyriques :

*La gloire des méchans en un moment s'éteint,
L'affreux tombeau pour jamais les dévore ;
Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint ;
Il rendra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.*

Au-dessus d'un mausolée magnifique est la statue de Jean-Jacques, avec ces mots du prophète : *Je leur ai demandé du pain, et ils m'ont donné une pierre.*

Sur la tombe de Jacques Molay, on distingue une urne enflammée et ce passage du catéchisme des Templiers : *Puisque la nature se représente toute entière dans le plus petit atome de ses esprits, indivisibles et immortels, peut-tu craindre que ton ame, ou esprit, émanation céleste, pourrisse dans les tombéaux ?*

Une aurore boréale. Sous une image de Brutus, on lit ces mots : *Resurgam.* Le jeune homme semble préparer, dans une langue moderne, une interprétation de cette épitaphe ; on voit qu'il l'a trouvée !

Le Génie de la France, tel qu'on le représente ordinairement, sous la figure d'une femme, paraît descendre dans sa Gloire ; à l'orient, l'aurore commence à poindre, et semble annoncer aux ames sensibles, que le soleil de la liberté se lève pour les Nations.

Le Génie de la France a pour base et pour appui un Vaisseau, soutenu par des groupes d'esprits vigoureux, et encore par des nuages d'où s'échappent des éclairs.

On voit dans l'enfoncement la porte d'un grand édifice, avec cette inscription : **LE SÉNAT.**

SCÈNE PREMIÈRE

*Le Génie de la France, s'écrie :***R**acine, mon Poète !(*Il disparaît.*)*Le jeune homme.*

Un Poète ! on m'appelle !

(*Avec saisissement et une espèce de délire.*)

O France, ton Génie et ta flamme immortelle
 Voudroient-ils ranimer la formidable voix,
 De la chute d'Aman, qui fit pâlir Louvois ?
 L'honneur du Peuple-Franc, comme toi me concerne,
 Mais, pour nous retracer l'Assuérus moderne,
 Il te faudroit Racine, et Racine n'est plus.

J'ai bien de mon sommeil un souvenir confus ;
 Mes pensers sont profonds, je suis vieux dans la vie,
 J'ai dû courrir d'opprobre et fatiguer l'envie ;
 J'ai donné quelque exemple aux grandes nations,
 J'ai reçu, quelque part, des bénédictions !

France, prête l'oreille, oui, c'est Racine encore.
 C'est le Jeune-homme obscur qu'un zèle ardent dévore ;
 Ce n'est plus le Poète, esclave soudoyé,
 Des regards d'un tyran, Racine foudroyé ;
 Il remplit les dessous des plus mâles courages ;
 La nature, à ses yeux, a déroulé les pages
 De son livre, enrichi des dépouilles du tems ;
 C'est lui. Ce ne sont plus ces hommes ignorans,
 Qui stupides et froids laissèrent Athalie
 Dans un oubli honteux dix ans ensévelie !

Ne leur demande pas qu'ils disent aujourd'hui:
On n'a point encor vu de Barde tel que lui.
Il suffit d'un regard qui t'accueille et te flatte;
Commenças-tu jadis par Phèdre et Mithridate ?

J'entends dans mon sommeil, crier toutes les huitz:
» Arbre, ayant de pourrir donne donc quelques fruits,
» Réveille-toi, Racine, arme-toi de ta gloire,
» Prépare au Peuple-Franc une illustre victoire ! »

Le peuple est créateur quand il est tout-puissant,
Sa voix feroit sortir des hommes du néant;
C'est un homme de rien, vous disent-ils, qu'en faire ?
Tout. Quand le peuple parle, un atome s'éclaire;
Il en peut faire un Dieu; ses ordres souverains
Peuvent même allumer la foudre dans ses mains !

D'une femme . . . tu crains l'ame altière et jalouse,
Faisons la... citoyenne, et mère et digné épouse.

Tous les Francs, en ce jôür, pour moi sont assemblés;
Initié ? (mes sens en sont déjà troublés)
A des mystères ? moi ! . . . Qu'importe les mystères,
Si le pacte est égal, si tous les Francs sont frères;
Si nouveaux Décius, époux et citoyens,
Par des travaux constans ils cherchent les moyens
De soulager les maux du foible qu'on opprime !
J'irai les secourir pour terrasser le crime;
Et dans mes bras amis, le tenant embrassé,
Bénir l'heureux rival qui m'aura surpassé !

(Il sort.)

H 4

SCÈNE II.

*Le Génie de la France,
descend dans sa Gloire*

Ce Sénat , par instinct , respecté du vulgaire ,
Semblable à l'atelier où se fit la lumière ,
Offre tout pour créer , des rochers et des sons ;
Et ce mélange heureux d'esprits et de poisons
Qui seul peut ensanter la sémence féconde ,
D'un peuple libre , armé pour affranchir le monde !

D'une égale amitié , je chéris mes enfans ;
Mais c'est vraiment *ici* que sont mes anciens Francs .
Sous les traits d'une femme ils ont peint la nature !
C'est aussi son chef-d'œuvre ; et quand son ame est pure
Que peut l'hypocrisie avec son code noir ?
Maitresse , au premier rang , la femme va s'asseoir .
A la voix d'une femme un grand cœur s'électrise ,
Et puise , en ses regards , un feu qui l'éternise !

Vous cherchez la lumière , encor sous le boisseau ;
Amis , puisqu'aujourd'hui là tête du vaisseau
S'apprête , et qu'une femme à vos travaux préside ,
J'ai pris sa voix , ses traits , et vous servant de guide ,
Je vous promets à tous ma force et mon appui .
Je vois un grānd dessein , qūi s'achève aujourd'hui ;
La France sera libre , et dans l'Europe entière ,
Liberté , tu répands une grande lumière .

LA FÊTE DU VAISSEAU

DES ANCIENS FRANCS;

Deuxième partie

DES FRANCS COSMOPOLITES.

Pars Isidi sacrificat , figuratum in modum liburnæ.
Tacit. de mor. germ.

LES FRANCS COSMOPOLITES,

Deuxième partie.

LA FÊTE DU VAISSEAU

DES ANCIENS FRANCS.

L'Isis ou l'Hiérophante est assise sur un vaisseau ; à ses pieds le Sphinx.

De chaque côté les images des évangélistes avec leurs attributs , dont la réunion représente les quatre parties qui composent l'image du Sphinx.

Neuf vieillards ayant à la main gauche un flambeau , entourent un grand drap noir , à côté duquel est une plante vivace ; ils croisent leurs épées.

Ils s'approchent tour-à-tour , et secouent leurs flambeaux sur le drap funèbre.

Un vieillard plonge un fer rouge dans un vase plein d'eau. Ensuite ils découvrent le drap funèbre , retirent d'un tombeau un jeune homme tout couvert de liens et de voiles épais. D'autres découvrent aussi un grand MIROIR , comme pour annoncer que la réflexion est un des dons précieux qu'ils lui préparent.

Au-dessus de la femme qui préside à leurs travaux, est un drapeau couleur de feu, sur lequel on lit ces mots : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ;* et dans les banderoles tricolores, cette inscription : *Universelle.*

On voit les images de Moyse, de Confucius, d'Apollon, de Josué ou Jésus, fils du vaisseau, tous les deux sous la même forme, et leurs blonds cheveux déployés ; l'un a pour attributs ses coursiers et les douze heures ; l'autre, un coq et douze amis. Sous leurs pieds on lit en lettres de feu : *Dieu de la lumière ;* on voit une foule de soleils ; on voit encore en face du Sphinx *le feu vesta* ; et à côté des quatre images une lampe.

L'Hiérophante frappe sur la pierre trois grands coups. Tous les Francs Cosmopolites répètent ces trois coups, en frappant dans leurs mains ; ensuite toute l'assemblée fait un signe d'ordre, mais à la manière des anciens Francs. Ils portent la main droite à l'épaule gauche ; ce premier signe forme *le compas* ; et ensuite retirant la main droite de l'épaule gauche à l'épaule droite, ils la descendent directement vers le côté droit ; ce second signe forme *une équerre*. Tandis que plusieurs d'entr'eux ôtent les voiles qui couvrent le jeune homme, l'Initiation commence.

INITIATION,

SCÈNE LYRIQUE.

L'Hiérophante.

On se réveille encor dans la nuit du tombeau !

Un Franc-Cosmopolite.

Nature !

Un autre.

Vérité !

Un autre.

Feu !

Un autre.

Céleste flambeau !

Le jeune homme (dans un saint recueillement.)

O vaisseau consacré dans la savante Grèce,
 Vaisseau , si cher encore à l'antique Lutèce,
 Je retrouve ta gloire , et mon œil éclairé
 Reconnoit le vaisseau chez les Francs consacré ,
 Le vaisseau des Germains , des Brahmes et des Mages ;
 D'un temple du Soleil tout m'offre les images ;
 Temple de la lumière et de l'égalité ,
 Chez toi je viens chercher la sainte vérité .
 Dites-moi , si les Francs , dans vos doctes emblèmes ?
 De la terre et des cieux ont caché les systèmes ?

Un Cosmopolite.

France , il ne reste plus à tes enfans chéri's
 Que des pleurs , des rébus , d'incurables mépris
 Dont nos derniers neveux sentiront l'amertume !

» C'est pour tous et sans choix que la foudre s'allume , »
 Ont-ils dit , » dévorons ; les rois sont les plus forts ;
 » Du sang du misérable achetons des trésors ! — »
 O vous , prêtres et rois , quelle infernale étude
 D'un commerce de Dieux , d'espoir , d'ingratitude ,
 De parjures , d'horreurs , d'amours , d'assassinats ! ...

L'Hiérophante.

Dans ma juste fureur , je viendrai : tu verras
 Les astres effrayés s'élancer de leur place ,
 Et la terre et les cieux confondus dans l'espace ,
 Errer sous mes regards , et s'enfuir plus tremblans
 Que les ombres du cèdre ébranlé par les vents :
 J'enchaînerai le tems sur ses ailes brisées ,
 De l'Hydre tu verras les têtes érasées ;
 Quand l'affreux Fanatisme et tous ses noirs enfans
 S'armieront contre moi de rochers , de volcans ,
 Que leurs monts enflammés se fondront sur ma tête ,
 AMIS , j'irai m'asseoir au sein de la tempête .

Le jeune homme.

Seroit-ce que mon cœur m'a créé l'avenir ?
 Je le vois , et j'y suis ! Ciel , quand pourrai-je unir
 Sur mon front dépoillé de passions cruelles ,
 Le chêne balsamique aux palmes immortelles ,
 Qu'un sage consacré dans de temple d'Isis ,
 Pour des enfans ingrats apporta de Memphis !
 Antiques Templiers , vous immortels Bramines ,
 Attachez sur mon cœur la couronne d'épines ;
 Au Barde , jeune encor , daignez tendre les mains ,
 Et qu'il mèle sa voix à vos concerts divins !

L'Hiérophante.

Couronnons notre Ami du laurier des poëtes !
 Que son œil tout brillant du feu de mes prophètes ,
 Eclaire l'avenir , et s'il parle des dieux ,
 Que ses chants toujours purs soient bienfaits comme eux !
 La vérité c'est Dieu ! c'est la toute-puissance ,

L'invisible témoin , appui de l'innocence ;
 Tu peux , en son nom seul , lire au cœur des tyrans ,
 Qu'un Dieu juste et cathé recherche les méchans.
 Pour le maintien des loix il faut punir le crime ,
 Punissez , mais au moins respectez la victime ;
 Que le coupable sente , en ses cruels tourmens ,
 Que vos cœurs sont brisés de ses gémissemens ;
 Qu'il s'attendrisse aux chants de vos hymnes funèbres ,
 Et déjà tout couverts d'éternelles ténèbres ,
 Que ses derniers regards , expirans sur l'autel ,
 Peignent son repentir offert à l'éternel.

Le jeune homme.

Que ta science est belle entre les mains du sage ?
 Je jure , par le ciel , d'en faire un noble usage !

Un vteillard.

Jeune homme , ne fais point de sermens insensés .
 Vas , quand un homme libre a promis , c'est assez .

Un autre.

Recevez sa promesse , et que l'Hiérophante ,
 Lui montre les trésors que la nature enfante ;
 Dis-lui que d'un grand cœur les nobles sentimens
 Peuvent créer un monde et ses enchantemens ;
 Que ses soins assidus rendent sa créature
 Le miroir animé de toute la nature ;
 Sur-tout qu'il sache aimer un bien plus précieux
 Que l'aether le plus pur , le doux nectar des cieux ,
 La sainte liberté !

L'Hiérophante.

Tout est néant sans elle .

Un vieillard.

Elle est tout.

L'Hérophante.

Et les Francs la rendront immortelle.

Un Cosmopolite.

C'est l'honneur, la vertu, l'amour, la vérité.

L'Hérophante.

C'est ma vie et ma gloire et ma divinité.

Un Cosmopolite.

Si d'un enfant des cieux tu conserves les restes,

Elève tes pensers jusqu'aux voutes célestes,

Que ton œil les recule, et lise l'avenir !

Ouvre tes bras, sens-tu l'univers s'agrandir ?

L'Hérophante.

Régénère les coeurs, purgés d'esprits immondes,

Il te reste à créer une langue, et des mondes

Qui dureront autant que ce globe immortel,

Qui n'est qu'une pensée, un vœu de l'éternel.

Le jeune homme.

Les coups de l'indigence et de la tyrannie,

Long-tems dans un cœur pur compriment le génie,

Comme ils pressent la poudre en leurs tubes d'airain;

Mais souvent pour servir d'exemple au genre humain,

Quand le fer du tyran le frappe et le consume,

Soudain l'éclair s'élance, et le volcan s'allume,

Dans sa course brûlante à soi-même l'ivré,

Tout se fond, tout s'embrâse, un monde est éclairé.

Je vois sortir de rien l'Homme, PLANTE IMMORTELLE;

La faulx du temps se brise, et sa rage cruelle

Respectant la vertu, l'Homme et l'Eternité

Recommencent leurs jours dans un cercle enchanté.

LES

LES TROIS GRANDS JOURS;

Troisième partie

DES FRANCS COSMOPOLITES.

Isti sunt dies quos nunquam delebit oblivio ; et per singulas gēnerationes cunctę in toto orbe provinciæ celebrabunt ; nec est ulla civitas in qua dies Phurim , id est sortium , non observentur.

Esther, cap. 9. v. 28.

LES FRANCS COSMOPOLITES;

Troisième partie.

LES TROIS GRANDS JOURS

SCÈNES LYRIQUES

Dix caractères des personnages qui ont préparé et consumé les trois grands jours de l'année 1789.

On a voulu peindre dans l'histoire des immortels travaux des 12, 13 et 14 juillet, ces hommes généreux qui, par leurs veilles et leur entier dévouement, ont concouru à préparer la plus belle révolution de nos tems modernes : on a voulu peindre ces ardents propagateurs de la déclaration des droits de l'homme, dont tant de milliers d'individus sont intimément persuadés qu'ils ont eu la *plus grande part* à l'établissement de la liberté publique : ce qui prouve seulement qu'ils se sont tous *également dévoués*, *sans réserve*, corps et biens, et qu'ils ont dit tous comme le *Tribun du Peuple*, qui a tenu parole :

Certes, je ne flétrirai point avec ceux qui flétrissent,

je ne serai point vaincu par ceux qui veulent être vaincus. Je ferai , j'oseraï , je supporteraï tout ; je ne cesserai jamais de repousser de nos murs la tyrannie. Si la fortune fait son-devoir , nous serons tous dans la joie. J'aurai du moins rempli le mien , et j'aurai encore à me réjouir. Pouvois-je mieux employer toutes mes forces , tout mon courage et toute ma vie qu'à chercher tous les moyens , en mon pouvoir , de rendre à ma patrie la liberté ?

Du costume des Francs-Cosmopolites.

Des hommes éclairés , chargés de l'instruction de la jeunesse , ou qui savent rougir du costume secret de certaines sociétés , encore fraternelles , malgré les cordons bleus , et les autels , et les poignards que des hypocrites ont trouvé l'art jésuite d'y introduire , pourroient , ce nous semble , à la faveur de ces essais patriotiques , commencer peu-à-peu à rétablir une partie de la simplicité du costume des Hommes - libres , et même en former un nouveau ; those très-importante pour la santé , pour la liberté , pour la propagation et l'entretien des bons principes ; car on sait avec quelle avidité tous les peuples imitent les modes qui leur viennent de France : mettez donc le civisme , la franchise , LE CULTE DE LA LOI , et des vêtemens sains à la mode. Cette mode-la vaudra bien les petruques larges , les grands panniers de la cour , ces cravattes prodigieusement ridicules , et ces énormes boucles en attes d'oison qui font le tour de la tête de vos damoiséaux !

L E D O U Z E.

1er. jour.

Tous les hommes vénérables d'entre les Francs-Cosmopolites sont assemblés le 12, vers le minuit, dans la Maison-Sociale. Ils avoient à célébrer, par d'angustes initiations ou commencemens révolutionnaires, la fête à jamais mémorable des anciens Francs : un de leurs amis arrive l'œil en feu.

Un vénérable vieillard s'écrie :

*L*IBRES on n'est plus, voilà votre partage :
On veut exterminer le Sénat !

Les Francs-Cosmopolites.

Quel outrage !

Le vénérable vieillard.

A de lâches tyrans on vous a tous livrés ;
Les grils et les boulets sont déjà préparés.

Un autre.

*N*on, je ne croirai point à ces desseins funestes ;
Ton roi, d'un peuple franc respectera les restes.
Quelque imposteur, sans doute, a pâli des décrets
Qui, pouvant dévoiler tous les maux qu'il a faits,
D'un opprobre éternel courroient sa mémoire ;
A ce prince trompé, sans doute, il fait accroire

Qu'un orgueilleux sénat trahit la nation ;
 Parlez , adrezsez-lui des vœux d'adhésion ;
 Portons-lui nos respects.

Un Franc-Cosmopolite.

O vous , je vous admire !
 Pensez-vous assurer les destins de l'empire ,
 En portant des respects et des vœux au sénat ?
 Veut a-t-il demandé , pour défendre l'état ,
 Des regards protecteurs , stériles récompenses !
 Laissez aux courtisans voter des réverences .
 Donnons à la patrie , et nos biens et nos coeurs .
 Aux armes , citoyens , osons être vainqueurs ;
 Craignez la trahison que suit l'hypocrisie ;
 Regardez au sénat , un Frère qui vous crie :
 Laisscz à des enfans d'inutiles regrets ,
 Citoyens , armez-vous , défendez nos décrets .

Un vieillard.

Osez-vous nous armer sans des ordres suprêmes ?

Un Jeune-Homme.

Tous les peuples ont droit de se garder eux-mêmes ,
 Dès qu'ils sont réunis pour en former le vœu ;
 Amis , attendrez-vous que le fer et le feu
 Dévorent les enfans de cette capitale ?
 Le salut de l'état , c'est la loi générale .
 Ce roi ne dirait pas au front de ses édits : « Nous voulons ! » N'est-ce pas montrer , à voirs avis ,
 Que la loi seulement récompense ou condamne ?
 Des volontés du peuple un roi n'est que l'organe ,
 Crâteur de mes lois , leur gloire et leur soutien .

Je suis, roi , comme lui , quand je suis citoyen;
 Ma fortune et mon sang , sont dûs à la patrie ,
 Aux loix , de qui je tiens ma fortune et ma vie ;
 Mais c'est le bien du peuple , un roi n'en peut user ;
 Sans consulter ses pairs , il n'en peut disposer.

Quel étoit des Romain's le fier apprentissage ?
 De s'armer ! de combattre et vaincre avec courage !
 C'est pour avoir armé des bras salariés ,
 Qu'ils ont été chargés des fers qu'ils ont payés.
 Qu'est-ce aujourd'hui que Rome et l'antique Italie ?
 Des plus vils scélérats Rome est toute remplie :
 Cette belle cité , mère des nations ,
 N'est plus qu'un lieu d'opprobre et de proscriptions.
 En vain le fier Gracchus , tonnant au Capitole ,
 Peindroit la liberté , qui de tout nous console ;
 Des peuples désarmés ne le béniroient pas !
 Ils sont tous sans oreillé , et sans langue et sans bras ,
 Puisque foulant aux pieds les loix de la Nature ,
 Un monstre , à l'injustice , ose ajouter l'injure ,
 Faisons-nous un destin aussi grand que le leur ;
 Auroient-ils plus d'espoir , de force et de chaleur
 A vous persécuter , que vous , à vous défendre ?
 Songez aux anciens Frâncs , dont on vous fait descendre .
 Ce peuple , toujours bon , tant qu'il fut souverain ,
 Venoit au Champ-de-Mars , les armes à la main :
 Des discours d'un Primitif ressentoient les charmes ,
 Leurs boucliers Fairain , qu'ils frappaient de leurs armes ,
 Lui portoient leur hommage en le faisant pâler ;
 C'est ainsi qu'à des Rois vous devez applaudir .
 Des sceptres , des cordons , donnés à l'aventure !
 Ne sommes-nous pas tous enfans de la nature ?

Sacrés comme nos chefs , et tous égaux en droits ?
 On ne doit son respect qu'à la patrie , aux loix .
 Est-ce par des cordons qu'un grand homme s'honore ?
 Des cordons ? des liens ! des chaînes que j'abhorre !
 Tous ces cordons pourprés , qui les rendent si vaincs ,
 Regardez , c'est du sang du peuple qu'ils sont teints .

Le dernier arrivé.

Vous avez à punir une audace cruelle ;
 Le peuple , qui regarde , éprouve notre zèle .

Le Jeune-Homme.

Disons à ce roi-là : Vois-tu notre danger ?
 C'est le tien ! Dans le sang voudrois-tu te plonger ?
 D'un peuple , qui se lasse , écarter les allarmes :
 Ami des saintes loix , il veut prendre les armes
 Pour garder le Sénat , et vous et ses foyers ;
 Des puissans ont blessé ses regards effrayés :
 Croyant tenir d'eux seuls toutes leurs espérances ,
 D'aveugles instrumens serviroient leurs vengeance ;
 Ecartez-les .

Un nouvel ami arrive.

Amis , par le salut de tous ,
 (Je ne vous parle pas de vos dangers à vous)
 Pour prévenir les maux d'un avenir sinistre ,
 La fureur des brigands payés par un ministre ,
 Les intrigues des cours ; sur-tout , si vous craignez
 Ces hommes saintement , à vous perdre , acharnés ,
 Un feu sacerdotal , une rage cruelle ,
 Qui couve sous la cendrè une haine éternelle ,
 Amis , si vous craignez la mort de s scélérats ;

Déployez à l'instant l'appareil des combats !
 Et si l'on ne veut pas que nous aimions la gloire ,
 Qu'ils achètent bien cher une indigne victoire !
 Rendez guerre pour guerre Il est des maux plus grands ;
 Que de cesser de vivre esclaves des tyrans !

*Le Franc-Cosmopolite qui est arrivé portant l'affreuse
 nouvelle d'un signal de carnage , reprend la parole :*

Vous ne connaissez pas cette ligue infernale ,
 Dont la pitié perfide au roi seul est fatale ;
 C'est lui seul qu'on veut perdre , et nous qu'on veut trahir ;
 Allons , jusqu'à son trône , il vous faut parvenir ; -
 Il faut jusqu'à son cœur vous frayer une route ,

Un autre.

Que dites-vous , ô ciel !

Le Jeune-Homme.

Vois ce qu'il nous en coûte
 Pour avoir renoncé , par tant de lâchetés ,
 Au droit de nous défendre et garder nos titres ?
 C'est un tigre qui règne et voilà votre crime !
 Je ne connais qu'un chef , un pouvoir légitime ,
 Chargé d'exécuter les décrets du sénat ;
 C'est un frère , un égal , le premier magistrat .

L E T R E I Z E,

2e. jour.

*On frappe à la porte , et l'on entend la voix d'un
 nouvel Ami.*

Aux armes , citoyens !

Plusieurs Francs-Cosmopolites.

Dieux !

Le nouvel Ami toujours en dehors :

Aux armes ! (il frappe).

Aux armes ! (il frappe encore).

*Un des vieillards répond aux trois coups fraternels du nouvel ami, lequel continue d'une voix presque éteinte :*Dans cette affreuse nuit de trahisons, d'allarmes
O qui nous défendra ?*Le Jeune-Homme.*

J'y serai !

Plusieurs Amis.

Ciel !

Un autre.

Ces mains

Seront teintes bientôt du sang des assassins !

L E Q U A T O R Z E

3e. jour.

*Plusieurs nouveaux Amis arrivent ; l'un d'eux après avoir long-tems croisé les mains sur sa poitrine, s'écrie :*O quatorze ! O grand jour ! O jour des destinées,
Qui brise des tyrans les ligues obstinées !

(139)

Un autre qui arrive.

Libres on n'ètre plus.

Un autre arrive.

On n'a point à choisir,

Un autre arrive,

Aux armes !

Un autre encore.

Feu !

Un autre,

Feu !

Un autre.

Feu !

Tous les Francs-Cosmopolites.

Tous libres ou mourir,

Un nouvel Ami.

Sur le plus grand espoir la victoire est fondée.

*On entend murmurer au loin la tempête de la voix
du peuple.*

Est tombée ! est tombée !

Un Franc-Cosmopolite.

Entendez-vous ?

*Tous prétent l'oreille, et le peuple assemblé n'a
qu'un seul cri.*

Tombée !

Un nouvel Ami qui arrive.

Le jour a dévoilé l'horreur de leurs cachots.

(140)

Un autre arrive.

Ils avoient oublié , tous , de manger les os.

Un autre arrive.

Aux pleurs de ses sujets le roi paroît sensible.

Le Jeune-Homme indigné.

Ses sujets !

Un autre arrive.

Armez-vous d'un courage invincible.

Un autre.

La Bastille est tombée.

Le Jeune-Homme.

Elle est encor debout.

Un autre arrive.

La Bastille n'est plus.

Le Jeune-Homme.

Eh ! je la vois par-tout.

Par-tout vous la verrez ! Si vous y prenez garde
La Bastille est par-tout où le tyran regarde ;
Je la vois dans ces chefs qu'on veut nous faire aimer ;
Tyran , qui vit encor , vit pour vous opprimer.
Il aura , le renard , des tigres à son ordre.
Pour épargner le sang , forcez-les donc à mordre
Les débris oubliés dans leurs antres impurs.

Tous les Francs-Cosmopolites.

Nations , levez-vous et les TYRANS SONT MURS !

C E R C L E S O C I A L.

Avant d'attaquer une erreur généralement reçue , il faut envoyer , comme les colombes de l'Arche , quelques vérités à la découverte , pour voir si le déluge des pré-jugés ne couvre point encore la face du monde , si les erreurs commencent à s'écouler , et si l'on apperçoit ça et là , dans l'univers , quelques îles où la vertu et la vérité puissent prendre terre pour se communiquer aux hommes.

Helvétius.

C E R C L E S O C I A L,

O VÉRITÉ, confonds l'avidace et l'imposture !
 Ces Francs, ces Templiers du Dieu de la Nature,
 (Maudit soit le cœur dur qui n'a point fait d'ingrats !)
 D'une riche contrée, autrefois les primats,
 Se choisirent un roi par une erreur cruelle ;
 Est-ce que des brigands la race est éternelle ?

Le Cercle Social, par les Francs inventé,
 N'est point tel que l'a peint l'infame hacheté.
 La nature est la loi qui forma son ouvrage ;
 L'édifice est bâti, jetez l'échafaudage ;
 Et ne transformez point la céleste maison
 En cloaques impurs, en loges, en prison ;
 Le sage est l'homme-Dieu qui commandé au tonnerre !
 Vous verrez que chez eux le ciel est sur la terre.

O bords sacrés du Rhin ! ô Cercle Social !
 Espoir toujours plus doux, d'un pacte général ;
 Des peuples opprimés ta ligue fraternelle
 Jura la délivrance, entière, universelle.
 Les temps sont arrivés, et pour leur châtiment
 La trompette a sonné le dernier jugement :
 Les Francs au monde entier doivent servir d'exemple.
 Nous avons pour autel un rocher, et pour temple
 Tous les lieux bienfaisans d'un jour pur éclairés,
 Sainte religion des Francs, confédérés !

Des loix de la nature , augustes interprètes ,
 On les nommoit sauveurs , précurseurs et prophètes ,
 Les prêtres du Soleil , les envoyés des cieux ,
 Les enfans du Vaisseau , des Tout-puissans , des Dieux ;
 Tous les autres n'étoient que les enfans des hommes .
 Cependant nous savions qu'ici bas où nous sommes
 Un Dieu régne pour tous , et que le même sort
 Attend également le foible et le plus fort ;
 Mais avant d'étaler nos savantes merveilles ,
 Il nous falloit trouver des yeux et des oreilles ;
 Alors dans l'ignorance , indifférent , passif ,
 L'homme dévoroit tout , et s'endormoit ainsi .
 Nous créâmes un Dieu pour enfanter la gloire ;
 Et placer , sous ses yeux , un temple de mémoire ,
 Où nos soins conservoient le mal comme le bien ;
 Nous avions tout à faire et créer tout de rien .
 Cachant la Vérité dans un nuage sombre ,
 Nous allions promenant l'épaisseur de son ombre ,
 Et dans tout l'univers , en secret préparés ,
 Appeler des regards dignes d'être éclairés ;
 Trop heureux de répandre une clarté plus pure !
 O soleil , ô flambeaux , ô dieu de la nature ,
 Quel œil peut soutenir tous vos feux à la fois ?
 Toujours avec mesure , et par les mêmes loix ,
 Le flambeau du génie et le flambeau du monde ,
 Dispensent les rayons de leur clarté seconde .

O Francs , Européens , que de noms révérés ,
 Pour payer nos bienfaits qui furent consacrés !

Les plus noirs imposteurs , par des forfaits célèbres ,
Osant à la lumière allier les ténèbres ,
De la vérité pure ont souillé le flambeau ;
Ils croyoient avec eux l'enfermer au tombeau ;
Nous , toujours attentifs aux secrètes intrigues ,
Nous avons éclairé leurs exécrables ligues.
La voilà pure encor , voild la vérité ,
Elle arrive toujours où luit la Liberté .
Bientôt les noirs tyrans seront réduits en poudre ,
Nous avons attaché les aîles de la foudre
À la voix du plus foiblé , aux soupirs innocens ,
Et nous savons encor , par mille enchantemens ,
Inoculer le verbe , incarner la lumière ,
Et multiplier Dieu dans la nature entière .

Qui peindroit tous les noms qui nous ont réunis ,
Peindroit mille forfaits qui ne sont pas punis .

Confédérés obscurs , dans notre bienfaisance ,
Nous mettons nos honneurs et notre récompense ,
A voir un citoyen , assis au dernier rang ,
Dire un j̄ur en son cœur : Je suis du peuple Franc !
Libre et pur comme l'air , et dans ma république ,
Tout est fraternité , parenté germanique .
Vante-moi tes Romains : jamais le peuple-roi
Eut-il plus généreux , aussi juste que moi !
Le peuple franc , comme eux , fait-il d'injustes guerres ?
Les Francs veulent des chefs , mais des chefs qui soient frères ;
Des chefs pour recueillir leurs forcés et leurs voix ,
Pour qu'ils fassent régner la Majesté des loix !
La voix d'un peuple libre est la voix de Dieu même !

Ville de vérité , sois la cité suprême :
 Soleil d'un autre monde , et dans ta Majesté ,
 D'un nouvel Univers sois la Divinité ! ...
 Je brûle... tout est froid... la nature est glacée .
 Nature , au fond des cœurs , enfonce ma pensée !

Si nous restons cachés , il le faut avouer ,
 C'est qu'alors il est doux de s'entendre louer ;
 C'est pour qu'un ennemi , dans sa haine farouche ,
 Ne soit pas insensible au bienfaït qui le touche .
 A la vérité sainte il ne faut qu'une voix ;
 Si la loi , du plus foible a violé les droits ,
 L'inconnu généreux , peut seul , par un vrai zèle ,
 Arracher dans les cœurs les forfaits qu'il révèle ;
 Ce n'est pas qu'un laurier ne le puisse flatter ,
 Mais , pour qu'il en jouisse , il veut le mériter ;
 Dans le bonheur de tous , son ame intéressée ,
 N'a pas de n'aimer rien une joie insensée ;
 Mais il ne borne point ses regards au présent ,
 Il croit à l'avenir , et le voit et le sent ;
 Pour lui l'éternité n'est point une chimère ,
 S'il est fils aujourd'hui , demain il sera père ;
 Et c'est pour arriver aux plus hautes vertus ,
 Qu'il remplit tout son cœur de bienfaits inconnus .

Voilà des anciens Francs qu'elles sont les maximes ,
 Mais quand l'hypocrisie enfanta tous les crimes ,
 Des prêtres ont ravi leurs noms pour les ternir ,
 Grand Dieu ! Change leurs cœurs au lieu de les punir !

H Y M N E

L' INDEPENDANCE

K 2

Thy spirit independence, let me share,
Lord of the Lion-heart and Eagle-eye,
Thy steps I follow with my bosom bare,
Nor heed the storm that howl salong the sky.

To Independence, by Smollet.

H Y M N E

L' IN DÉ PEND A N C E.

INDÉPENDANCE, indépendance,
 Donne-moi ta massue et ta peau de lion :
 Que je redise aux Francs les chants de mon enfance,
 Ces poèmes divins du Barde d'Albion,
 Indépendance ! indépendance !

Si mes hymnes n'ont pas du chantre d'Ilion
 La verve, le génie et la magnificence,
 J'ai d'un plus grand dessein la noble ambition :
 Indépendance ! indépendance !

Certes, ce sont des chœurs d'une haute éloquence
 Qu'un chant universel de Fédération,
 Indépendance ! indépendance !

Vaisseau sacré des Francs, Arche de l'alliance,
 Mont sacré, Mont Ida, montagnes de Sion,
 Un Dieu s'avance encor pour la création !
 Indépendance ! indépendance !

L'univers à sa voix s'arme de sa puissance,
Il a parlé ! c'est lui ! *Fraternelle union*,
Même Dieu, même Loix, une même espérance,
Ne faites qu'une seule et même Nation !

Indépendance ! indépendance !
Vive le Peuple-Franc, l'Universelle France !

H Y M N E

L A VÉRITÉ.

Nos munera Phæbo
Misimus , et lectas Druidum de gente choreas.

Milton.

H Y M N E

A Z A V E R I T E

pour ceulors.

Rien ne fera sortir l'Univers de ses gonds :
 L'Océan indigné, dans ses gouffres profonds,
 Que la terre et les cieux lui servent de ceinture,
 S'irrite en ses efforts, pour secouer ses fers,
 Et rouler sa prison dans le vague des airs ;
 Mais le pacte éternel, la loi de la Nature,
 Le ramène, toujours, soumis à ses destins ;
 Voilà des vérités qu'on touche de ses mains.

Pensoient-ils, ces tyrans, que leur colère immonde
 Eteindroit dans le sang des bienfaiteurs du monde,
 Cet éternel *Esprit*, ce feu toujours vainqueur,
 Qui fait vivre la pierre et qui lui donne un cœur,
 Qui parle dans les vents, dans la foudre, qui gronde ?

Plus pur que l'argent vif, il descend au tombeau ;
 (Ainsi de l'Univers disparaît le flambeau)
 Quand la tombe a caché sa mortelle dépouille,
 Peux-tu penser qu'un ver le dévore et le souille ?
 Un ver peut-il souiller un rayon du soleil ?
 L'esprit sent et connaît que c'est-là son réveil !
 Dormir, c'est toujours vivre. Existence immortelle !
 Il laisse d'un vieux tronc les débris dispersés ;
 Et tous les élémens, à l'instant, sont forcés
 De recueillir son mor dans une peau nouvelle.

Il a son œil pour voir, l'oreille pour ouïr ;
 Un mouvement vital, perpétuel, unique,
 Circule dans son sang pour aimer, pour jouir ,
 Pour enrichir ses nerfs d'une force électrique ;
 Et s'aviver des fets de la chaleur publique ,
 Pour créer. — Le sens-tu qui partage ses feux ,
 Toujours l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux ?

Sûr de se retrouver au cœur de la nature,
 Mourir n'est rien pour lui, c'est changer de figure ;
 C'est connaître et sentir qu'il change chaque jour ;
 Qu'il cesse d'être enfant, qu'il arrive à l'Amour ;
 Et si de la nature une roue est l'emblème ,
 Dans sa forme diverse il est , toujours le même.

La Nature a ses loix, sa récompense, un plan ;
 « Tu vis par tes bienfaits », dit-elle ; et c'est l'aimer.
 Qui rappelle un esprit, s'il est pur, à la vie.
 L'ingratitude glace un mal-véllant génie

Qui retombe aux lieux bas , dans son obscurité.

As-tu le sentiment de ton Eternité ?

C'est avoir fait un pas immense , en ta carrière ;

Tu peux alors créer , conquérir la lumière.

Repousse des lauriers qui seroient teints de sang.

Veux-tu forcer ton Frère à vouloir être FRANC ?

Laisse au reptile impur son venin et la rage :

DEVIENS DIEU , l'Eternel te fit à son image.

N'as-tu pas dans ton cœur un miroir éternel ,

Où ton ESPRIT peut voir le code fraternel ?

« C'est du marbre » , dis-tu , que rien ne fertilise.

Change la pierre en homme , et bâtis ton Eglise.

Une langue de FEU , celle des NATIONS ,

Que LA NATURE emploie AUX RÉVÉLATIONS ,

Peut arrêter les pas d'une tourbe insensée ;

Et sous un front de marbre enfermer la pensée.

S'ETRE VU , c'est vouloir embellir tous ses traits ,

Une fois éclairé , l'on ne s'éteint jamais ;

Ascension céleste ! On monte , on s'angélise ,

L'esprit divinisé se conçoit , s'éternise !

Remonte vers les cieux , « par les cieux aimanté ».

L'homme est Dieu , CONNOIS-TOI ! Dieu , c'est la Vérité !

E N V O Y

E cœlo descendit prodius oraison.

Juvenal.

CERCLE DU PEUPLE-FRANC, verse d'une main sûre,
 Dans les sombres climats, tes rayons lumineux.
 Répands-y tes bienfaits, l'Amour, ses nobles feux,
 La sainte MAJESTÉ des loix de la Nature !
 Et ta BOUCHE DE FER, dont la voix est si pure,
 Fera le LIVRE D'OR de nos derniers neveux.

L E D R U I D E.

The Druid did not really worship the Divinity under
any symbol.

Mason, Caract. illust.

L E

D R U I D

LE Soleil n'attend pas notre hommage et nos vœux
Pour éclairer le monde et pour nous rendre heureux.

O quatorze, ô grand jour, ô jours des destinées,
Le fanatisme impur aux enfers est rentré.

Quatre-vingt-neuf, sois à jamais sacré,
C'est la plus belle des années !

Une invisible main frappe les rois pervers !
Peuples, rassurez-vous, le flambeau du génie
S'allume de soi-même où meurt la tyrannie ;
Sa présence embellit et calme l'univers.

Jamais dans les dangers le Barde ne sommeille ;
Auguste et sainte Vérité,
Toi seule, es mon trésor et ma Divinité.
Liberté ! liberté ! Peuples, prétez l'oreille !
Tous mes vers seront beaux comme la liberté.

Où sont les noirs tyrans à la face bronzée,
De mes larmes de sang qui se faisant un feu,
Attachoient leurs langues de feu
Sur mon cœur et sur ma pensée ?
Où donc est leur grandeur comme une ombre éclipsée ?
Leur audace est terrassée.

Que j'aime à rappeler ces tems à mes esprits !
 Ma cité qui s'éveille et présente l'image
 D'un peuple qu'on veut perdre, et qu'on n'a point surpris :
 O peuple, quelle nuit, quel sublime courage !
 « Aux armes, citoyens ! on n'a plus à choisir
 » Entre la mort et l'esclavage :
 » Nous sommes tous forcés par un dernier outrage,
 » D'être libres ou de mourir ;
 » Paris est tout-puissant, si Paris peut s'unir !
 » Aux armes, citoyens, aux armes ! »
 Hélas ! dans cette nuit de surprise et d'alarmes,
 Si des amis du peuple on savoit les travaux,
 Leurs ennemis cachés, leurs indignes rivaux ;
 Et comme ils étoient là, sans pouvoirs, sans épée,
 Pleurant la nation cruellement trompée.
 On vîroît du sort des humains,
 La sagesse éternelle, en silence occupée,
 Montrer, quand il lui plaît, que les plus faibles mains,
 Peuvent du crime heureux enchaîner les desseins.

Ils n'insulteront plus à ma fierté sauvage,
 Ces protégés plus vils que leur vil protecteur ;
 Soleil, tu me vois libre, et je suis créateur
 D'un Dieu dont la bonté fait l'homme à son image.

Le Druide est le Dieu dans le *Verbe* incarné,
 Qui de l'éternité vous apprendra l'histoire ;
 Le Tems, ce froid vieillard qui n'a point de mémoire,
 Se ressouviens toujours que le Druide est né !

Le soleil et l'amour rappellent son image,
 Qui parle dans les vents , dans les flots , dans l'orage ;
 Sa gloire , toujours pure , éclaire l'avenir !
 Tout meurt dans le méchant jusqu'à son souvenir.

Ami du genre-humain dont le profond génie
 A créé les démons pour punir les tyrans ,
 En ce jour où finit le règne des méchants ,
 Anéantis SATAN avec la tyrannie .

Satan.... C'est le MONARQUE en tranches découpé !
 Ce n'est pas Dieu , Satan , c'est moi qui t'ai frappé !
 Moi , Tout-puissant Druide , armé de la PAROLE
 Qui dévore le fér du tyran qui l'immole !

Oppresseurs de la terre , osez les outrager ,
 Le Tems est là pour les venger !
 Balayant vos affronts du souffle de ses ailes ,
 Précipitant les monts dans sa course aplani ,
 Le Tems qui vous engouffre au néant réunis ,
 Rafraîchit dans son vol leurs beautés immortelles .

La Nature est un livre immense à dévorer ,
 La langue en est perdue , il faut la recouvrer .
 Respecte , Peuple Franc , ta célestie origine ;
 Un IMMORTEL te voit , qui d'une main divine
 Soutient notre univers sur l'abîme du tems ;
 De l'autre , sous les pieds des siècles ses enfans ,
 Il ramasse ta vie en cent lieux dispersée ,
 Tes vœux et tes desseins , ta voix , une pensée ;

Jusqu'aux pleurs de l'amour, séduisant la beauté ;
Que sa main, en jouant, lie à l'éternité !

Mère des nations, & bienheureuse France,
Qu'une éternelle surveillance
Te préserve du sort des plus brillans états !
Que vous avez acquis de biens qu'ils n'avoient pas !

Cependant recherchez dans leurs sacrés décombres
De quoi vous enrichir encor,
Vous y pourrez trouver un précieux trésor
Que le Tems a couvert des plus épaisse ombres !
Conservez l'étincelle, on doit tout accueillir ;
Est-il rien d'assez beau qu'on ne puisse embellir !
Laissez à vos neveux un travail plus facile :
Dans toute la nature il n'est rien d'inutile ;
Assemblez tous les faits, sous leurs aspects divers ;
Le pas d'une fourmi pèse sur l'univers.

Aimez donc la Nature, et que de saints exemples
Revèlent ses bienfaits consacrés dans nos temples ;
Sa marche est si modeste, elle parle si bas
Qu'un siècle tout entier passe, et ne l'entend pas.

J'honore, en ses débris, la caverne profonde
Des Sages de Mona, législateurs du monde !
O vous, prêtres et Dieux et simples citoyens,
Vous, que nommoit la Grèce Envoyés et prophètes,
Des loix de la nature, augustes interprètes,
O vous, qu'ils appelloient CHÂNES Européens,
Par respect pour ces lieux si feconds en miracles,

Des peuples opprimés vengeurs et les gardiens ,
 Druides immortels , je comprends vos oracles :
 « L'art de bien commencer est l'art de bien finir !
 » Qui connoît le passé prédira l'avenir ! »

L'indomptable Coursier dans ses bois solitaires ,
 Qui repousoit le frein par de constans efforts ,
 Druides de Mona , révéloit vos mystères !
 Les droits des nations , c'étoient - là vos trésors !

Peuples , craignez toujours , qu'un tyran vous menacé !
 Cultivez des coursiers la vigueur et l'audace !
 Que ne vous puis-je offrir , esclaves malheureux ,
 Le spectacle si beau d'un coursier généreux ,
 Qui vomit la terreur et des torrens de flammes !
 La haine des tyrans renaitroit dans vos ames !

Le Coursier , chez les Francs , toujours libre , indompté ,
 Eut des prêtres et des victimes !
 Avec horreur vous punissiez *les crimes* ,
 Je vous pardonne tout , même la cruauté ;
 Tout étoit juste alors , vous redoutiez un maître ,
 Vous détestiez les rois et ne vouliez pas l'être !

Vainqueurs du *Peuple - Roi* , fléau de l'univers ,
 Qui nous dira les maux que vous avez soufferts ,
 Lorsqu'on trouve , après vous , dans ces belles années ,
 D'autres Romes encor , dans Rome enracinées !

(2)

H Y M N E

D E

R É S U R R E C T I O N.

Scio enim quod. . . . in novissimo die *de terra sur-*
resturus sum, et circumdabor pelle mea et in carne mea
videbo. . . .

Job. cap. 19. v. 27.

Insensés ; que vous êtes , ne voyez vous pas que ce
que vous aomez n'a prend point de vie, s'il ne pourrit
et ne meurt auparavant.

*
Epit. de Paul.

H Y M N E

D E R É S U R R E C T I O N

BELLE Aurore boréale ,
Doux torrent de purs esprits ,
Quand ta flamme orientale
Enivre mes sens ravis ,
Ravis ! ravis !
Je trouve aux feux qu'elle étale ,
Des regards d'anciens amis.

Chaque rayon de l'Aurore
Semble attendre l'heureux jour ,
Que le Tems doit faire éclore
Pour accourir à son tour ,
Son tour , son tour !
Se purifier encore
Dans les creusets de l'amour.

De ton antique existence
N'as-tu pas un souvenir ?
Mon cœur chérit l'espérance
D'un éternel avenir !
Mourir ? Dormir !
La mort n'est point ce qu'on pense ,
On s'en va pour revenir.

10

卷之三

THE UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARIES

1960-61 - 1961-62

卷之三

Journal of Clinical Endocrinology and Metabolism

1990-1991 1991-1992

卷之三

REFERENCES

et qui se querent est quod inter alios dicitur quod est
quod est et non est. Et quod est non est et non est quod est.
Et quod est non est non est et non est quod est.
Et non est non est et non est quod est.

ENCORE DES PRÉTRES?

et d'abord une question de la nature de cette loi
et pourquoi il n'y a pas de loi dans le monde.
et pourquoi il n'y a pas de loi dans le monde.

Le Très-Haut n'habite point dans les temples faits par la main des hommes.

Act. VII. 48, 50, et XVII, 24, 31.

Le vrai temple de Dieu sur la terre est le cœur du juste.

Cor. III. 16, VI. 19, 2 Cor. VI. 16.

Le règne de Dieu est le genre humain , gouverné par la raison , la justice et la vérité ; enfin le royaume de Dieu est sur la terre.

Luc XVII. 20, 21.

E N C O R E

D E S P R E T A R E s !

HOMMES libres, O Francs, relisez donc l'Histoire.
 Revoyez tous ces jours d'odieuse mémoire,
 Où l'hypocrite impur, errant de toutes parts,
 Ne prêche que bûchers, que poison, que poignards ;
 Monstre qui s'éternise et n'enfante personne,
 Qui partage, à son gré, trésors, honneurs, couronne,
 Se nourrissant toujours de morts, d'assassinats ;
 Des plus lâches forfaits qui souilloit nos états ;
 Qui plaçoit, dans les cieux, sa malice féconde,
 Pour s'en faire un levier et remuer le monde ;
 Et qui forgeoit sans cesse, en ses noirs souterreins,
 Des invisibles fers pour les foibles humains.

文淵閣

卷之三

10. The following table shows the number of hours worked by 1000 workers in a certain industry.

L E M O N A R Q U E

P u n a.

S U C C E S S

Fallen, Fallen, Fallen !
Dryden's Ode on Cecilia's day.

M O N A R Q U E

P U N I.

Ton roi, c'est donc un Dieu, c'est un culte magique !
 Tous, hier, pour me faire un marcher magnifique,
 Etendoient, sous mes pas, leurs tiches vêtemens.
 Brillante de rubis, d'or et de diamans,
 Le Prêtre, sur mon front posant une couronne,
 Vint m'adorer, assis dans la Gloire du trône.
 Pas un seul n'eût osé soutenir mes regards ;
 Que d'hymnes, que d'encens ! Les femmes, les vieillards
 Se levoient, quel silence, en me voyant paroître.
 On se tenoit debout, on écoutoit son Maître ;
 Il m'échappoit un geste, et craignant mon courroux,
 Au signe du monarque ils disparaisoissoient tous.
 Si mon bras rappelloit leur troupe fugitive,
 Ils venoient me prêter une oreille attentive,
 Vers moi pour mieux m'entendre ils étoient tous penchés.
 Je voyois tous les yeux sur mes yeux attachés ;
 Ces peuples, sur mes traits, composoient leurs visages ;
 Même avant de parler j'obtenois les suffrages.
 Je dis à l'un d'entr'eux : « Approche-toi. Réponds. »
 Ce fut un calme auguste et des respects profonds.

J'eusse compté les pas d'une biche légère ;
 D'épouante il cacha son front dans la poussière ,
 Le vieux guerrier trembloit en essayant sa voix .
 D'éclairs environné , terrible , Roi des Rois ,
 Toujours ma volonté faisoit la loi suprême ;
 C'étoit la voix du Maître et la Sagesse même.
 Ils n'osoient ajouter un mot à mes discours ;
 Et leur bouche entrouverte imploroit mes secours ,
 Comme le sein flétri de la terre embrasée
 S'ouvre pour demander la pluie ou la rosée ;
 Si je leur souriois , ils ne le croyoient pas .
 D'un clin d'œil je donnois et j'ôtois les états ;
 Et jamais quand mon front répandoit sa lumière ,
 Un seul de mes regards ne tomboit sur la terre ».

Ce roi se complaisoit dans ces fiers souvenirs .
 Déjà l'Esclave , en pleurs , expliquoit ses soupirs :
 « Mon frère , entre ses dents , allons chercher sa proie . »
 Le frère et sa fureur , sa victoire , sa joie ,
 S'élèvent sur le mur par la foudre entr'ouvert .
 « Ces hommes qui rongeoient les herbes du désert ,
 » Des gens tous secs de faim , cherchant sous des ruines
 » L'écorce d'un vieux tronc , des glands , d'après racines ,
 » Souillent de leurs crachats mon front terne et plombé .
 » Roi , te voilà puni , tombé , tombé , tombé . »

S U R L E S N U I T S

D E S E P T E M B R E.

M

305 page 22

22

(179.)

La Justice , ô Justice , on l'appelle , on lui crie !
Pleurez , c'est un grand deuil , un deuil pour l'univers.
Le seul espoir qui reste à mon ame flétrie
J'éveille la Justice en secouant mes fers.

LES NUITS

DE SEPTEMBRE.

O Justice , ô Justice , on l'appelle , on lui crie !
Pleurez , c'est un grand deuil , un deuil pour l'univers.
Le seul espoir qui reste à mon ame flétrie
J'éveille la Justice en secouant mes fers.

Laisse à ces histrions la scène ridicule.
Pour de nobles combats garde les traits d'Hercule.
On les a vus souillés d'un carnage récent ; — — —
Tout-dégoûtans de sang ,
Et de sang innocent ,
Parler d'humanité , de liberté chérie !
O ma patrie , ô ma patrie !

La Justice n'est plus. On l'appelle , on lui crie !
Pleurez c'est un grand deuil , un deuil pour l'univers.
Le seul espoir qui reste à mon ame flétrie
J'éveille la Justice en secouant mes fers.

Fuis , et ne t'arme point d'un courage inutile.
Fuir ? Fuis. Achille absent sera toujours Achille.
Tu l'invoques envain par des vœux superflus,
La sainte humanité a justice n'est plus.

M 2

O Justice , ô Justice , on l'appelle , on lui crie !
 Pleurez , c'est un grand deuil , un deuil pour l'univers.
 Le seul espoir qui reste à mon ame flétrie . . .
 J'éveille la justice en secouant mes fers !

Qui donc est la voix créatrice ?
 « Une loi sage et protectrice
 » Punira ces lâches pervers.
 « Ces images , ces traits , à notre encens offerts ,
 » Disent que la vertu sera récompensée . »
 Oui ! je les reconnais ! — (ma voix s'éteint glacée)
 De civiques lauriers leurs poignards sont couverts.
 Voilà ceux dont la rage , en ce siècle exercée ,
 Ne peut , à qui l'a vue , entrer dans la pensée.
 De tant de crimes les auteurs — — —
 Et voilà vos législateurs !

La Justice n'est plus . On l'appelle , on lui crie . . .
 Pleurez , c'est un grand deuil , un deuil pour l'univers.
 Le seul espoir qui reste à mon ame flétrie . . .
 J'éveille la Justice en secouant mes fers !

Lâcheté ! brigandage ! opprobre ! ignominie !
 J'irai . — Non . Je demeure là .
 Ma carrière est finie .
 Qui me recommencera ?

O Justice ! ô Justice ! on l'appelle ! on lui crie !
 Pleurez ! c'est un grand deuil ! un deuil pour l'univers !
 Le seul espoir qui reste à mon ame flétrie . . .
 J'éveille LA JUSTICE en secouant mes fers !

H Y M N E
A U X G U E R R I E R S
D E L A R É P U B L I Q U E.

□ □ □ □ □

□ □ □ □ □ □ □ □ □

□ □ □ □ □ □ □ □

H Y M N E

AUX GUERRIERS DE LA RÉPUBLIQUE

MINISTRES de la renommée,
Pas un seul d'entre vous dont l'immortelle voix
Soutienne, au sein de notre armée,
Le Guerrier qui dompte les Rois.

Portez aux Guerriers de la France
Le code de l'humanité ;
Détachez quelque fleur, si douce en espérance,
De l'arbre de la liberté.

Francs guerriers de la République,
Déchaînez le Lion belgique,
Réveillez les fiers Léopards !
De l'Europe et de l'Amérique
Voyez ensemble unis flotter les Étendards ;
Et de la Royauté tous les Membres épars.

Que les rives du Rhin, que la Meuse et la Sambre
Disent aux Nations vos exploits glorieux.
Ici, nous flétrirons les Héros de septembre ;
J'étofferai leurs cris séditieux.

Libérateurs du monde, fils de la Victoire,
Je briserai des Rois le dernier instrument ;

Et j'inscrirai vos noms au temple de Mémoire ;
 Vos lauriers fleuriront sous la main de l'Histoire,
 Ce que j'écris dure éternellement.

Les sublimes accens du Chantre de la Grèce
 Donnèrent tant d'éclat , Achille , à ta jeunesse ,
 Qu'Achille encor superbe et le rival de Mars ,
 Des rayons de sa Gloire éblouit nos regards.

Les traits de l'Ouvrier qui forgeoit le Tonnerre ,
 Les eaux du Styx où le plongea sa mère ,
 Ni le bouclier de Vulcain
 N'ont pu le garantir des arrêts du destin.

Mais un cœur généreux , le Dieu que j'aime à croire ,
 Qui du grand homme éteint rallume le flambeau ,
 Dans les ténèbres du tombeau ,
 Alla chercher Achille avec sa Gloire.

Ce faisceau de guerriers , qui punit , à la fois ,
 Tous vos Prêtres et tous vos Rois ,
 Vos Esclaves et le Parjure ;
 Qui rend l'Homme à son cœur et l'Homme à la Nature ,
 De la Nation libre affermissant les droits ,
 Qui venge la justice et l'amour et ses loix ,
 On l'abandonne à des Furies !
 Ma République . . . tu l'oublies !

Périssent les ingrats et leur férocité !
 Non , tu ne mourras point. Malgré les noirs orages ,
 Dans le sein de la Vérité ,
 Le grand homme vainqueur , repose en sûreté ,
 Au-dessus du torrent des Ages.

I L E S T F O U.

U. O. I. C. S. S. I.

I L E S T F O U .

« Il est fou, l'archi-fou ! C'est une langue obscure ! »
 Ils vous ont dit cela ? » Sur ma foi, je vous jure.
 » Pourquoi vouloir, toujours, nous parler autrement
 » Que les autres, » — Vraiment ?
 C'est qu'il pense différemment !
 C'est qu'il cherche à sonder, avec art, ta blessure ;
 Qu'il n'aime ni le sang, ni les pleurs, ni l'injure ;
 Qu'il pardonne aux ingrats, au lâche l'imposture !
 Incorruptible ami, vérité, sentiment,
 Et l'organe de la nature ! —
 C'est qu'il est fou tout simplement ;
 Voilà tout le mystère et la déconfiture ;
 Jugez-en par vous-même et par cette aventure :
 Quatre animaux, divers d'humeur et de parure,
 Arrivèrent un beau matin,
 Chacun par un autre chemin,
 Mais tous également las et mourant de faim,
 Tout près d'un pré, d'une riche verdure.
 Jeune Coursier, flottante chevelure,
 OEil de républicain, crin noir, vive encolure,
 Démarche leste, franche allure.
 Le Bœuf qui sérieux et plein de gravité,
 Non qu'il pensât à mal, à des rivaux, au crime,
 Ressemblait aux docteurs de notre ancien régime,

Une Bête de qualité.

Sur son ombre, en tremblant, marchoit l'agneau timide ;
 Le quatuor, c'étoit l'âne, un vaurien,
 Le col rétif, regard cupide,
 Un front sale, sournois, livide.

L'âne allongeoit le bec de sa mâchoire avide,
 D'un air content de soi qui ne doute de rien.

Nos assamés, sur-tout la longue oreille,
 Dans un pâlis bien gras, se promettoient merveille.
 Ces gens avoient compté sans leur hôte ! imprudens !

Proverbe ancien. Proverbe d'un grand sens.

Sur les bords du fossé l'âne aiguisoit ses dents ;
 Mangeons, mangeons, c'étoit son unique parole.
 Un espiaigle, un lutin de quatorze ou quinze ans,
 C'est lui qui toujours chante au sortir de l'école,
 En leur battant des mains leur crie : Mes enfans,
 Approchez, approchez, il y fait bon éaans,

Vous danserez la carmagnole.

Car il faut bien payer sa contribution !
 Il portoit sous le bras sa constitution,

Aujourd'hui sa république,

Ce qu'en terme vulgaire on appelle un bâton,

Dont il frappoit les vents, à perdre haleine.

Venez donc, descendez, messire Aliboron,

Aristocrate du haut ton.

Le Cottsiere généreux soupire,

À peine le Mouton respire ;

Le Bœuf, en son cerveau, rumine l'oraison,

Pèse les non, les si, les non l'importent : Non !

L'Âne gauchement saute au milieu de l'herbage ;

C'est là qu'il faisoit bon voir, de loin, le tapage,

Le tonnerre et le carillon
 Que notre espiègle fit sur l'âne fanfaron ;
 Il y perd son bâton , son latin , son ouvrage ,
 Un beau thème en triple façon ,
 Même ses pierres , nous dit-on.

Le Roussin marche à l'aise , à l'abri de l'orage ;
 Mange ici , mange là , puis là-bas davantage ,
 Se vautrant , se carrant , comme dans sa maison ;
 On eût dit que c'étoit son bien , son hermitage ;
 Tout est foulé , brisé , gâté ! quel gaspillage !
 Tout le peuple-mouton , troupeau de bonnes gens ,
 De ce que perdit l'âne auroit vécu trois ans.

Messer , après cent tours , dans son gras pâturage ,
 Disoit : S'il faut mourir , je prendrai mon congé ,
 Mais je ne mourrai pas sans avoir bien mangé.
 Puis d'un œil ironique , et fier du beau ramage
 Qu'on lui connaît , messire Aliboron ,
 Bouche pleine d'un rogaton ,
 Regardoit le Coursier , le Bœuf et le Mouton ,
 Souriant à part soi de leur erreur profonde !
 Notre ami *Lorenzo* , dont je tiens cet avis ,
 Qui probable paroît , non pas que j'en réponde ,
 Assuré qu'en certain parvis
 Cet âne a des pareils ; — Pareils en tout pays !
 Las ! c'est ainsi qu'on fait fortune en ce bas monde.

L E T R I O M P H E
D E L' H A R M O N I E;
C A N T A T E.

They do not sleep.
On yonder cliffs a grisly band,
I see them sit ; they linger yet
Avengers of their native land ;
With me in dreadful harmony they join.

The Bard, a Pindaric Ode, by Gray.

C A N T A T E.

L E T R I O M P H E

D E L' HARMONIE.

Écoutez ! c'est Elle ! c'est Elle !

Fuyez , ô spectres gémissons ,
Assiégez l'assassin de vos cris menaçans ;
Et laissez-moi joûir d'une larme éternelle
Qui tombe sur mon cœur , qui pénètre mes sens.

Ecoutez , c'est Elle , c'est Elle !

C'est l'Harmonie ! elle est si belle !

Dans ces rochers déserts , venez , jeunes enfans ,
Retracer à mon cœur une image fidèle
De mes premiers amours , de mes jeux innocens .
J'ai besoin de sourire à vos premiers sermens :
Précipitez vos pas quand ma voix vous appelle ,
J'ai besoin de trembler pour vos pas chancelans ;
J'ai besoin de joûir d'une larme éternelle
Qui tombe sur mon cœur , qui nâvre tous mes sens.

Ecoutez ! c'est Elle ! c'est Elle !

Douce Harmonie , elle est si belle !

Tu viens de m'arracher une larme éternelle
Qui tombe sur mon cœur et ravit tous mes sens .

Jeunes filles , venez faire entendre ces chants ,

Ces accords si purs , si touchans ,

Que sur le roc sauvage un heureux songe inspire .

Aux sons funèbres de ma lyre ,

N

Unissez les tendres accens
 Que le doux chalumeau soupire ;
 Jeunes filles , venez faire entendre vos chants.

 De la bruyante trompette ,
 Que l'Echo repète
 Les sons audacieux.

 Les siècles , la terre et les cieux
 Ont enfin exaucé ma plainte ,
 Au front de nos guerriers la victoire est empreinte.

 Que le Méchant , saisi de crainte ,
 Entende , avec respect , l'Orgue majestueux
 Exprimer les soupirs de l'homme vertueux.

 Liberté , liberté , réveille Polymnie ,
 Et que la harpe d'Uranie ,
 De ses hymnes mélodieux
 Emplisse tous ces lieux.

 Des Bardes iudomptés que l'immortel génie
 Célèbre les combats des Francs victorieux.
 Chants solennels , auguste symphonie !
 Le cœur d'un Peuple-frère adore l'harmonie.
 Prêtez l'oreille au langage des Dieux.

 Liberté , liberté , réveille Polymnie ,
 Et que la harpe d'Uranie ,
 De ses hymnes mélodieux
 Emplisse tous ces lieux.

 Est-ce l'amant de Flore.
 Dont je sens le souffle amoureux ?
 Invité par l'éclat de la naissante aurore ,
 Vient-il de sa présence orner l'asile heureux
 De la liberté que j'adore ?

Il a sui. Des cris effrayans
 Précipitent ses pas tremblans !
 Fuyez, amours. Le monstre de la guerre
 Descend au milieu de nos champs
 Déployer ses drapeaux sanglans.
 Est-ce le maître du tonnerre
 Qui vient de ses traits foudroyans
 Répandré l'effroi sur la terre ?
 Ciel, dans l'horreur de l'éternelle nuit
 Va-t-il replonger la nature ? —
 Tout est changé, tout me rassure,
 Je n'entends plus qu'un bruit
 Semblable au doux murmure
 D'une onde claire, pure,
 Qui tombe, coule et fuit.

Divine Volupté, secourable Harmonie,
 Sur l'univers entier tu répands tes biensfaits ;
 De tes sons enchanteurs la puissance infinie
 Rend à l'homme agité les trésors de la paix ;
 Divine Volupté, secourable Harmonie,
 Sur l'univers entier tu répands tes biensfaits.

Sur des yeux arrosés de larmes
 Tu verses du sommeil le baume et les pavots ;
 Aux soucis dévorans, aux mortelles allarmes,
 Tu fais succéder le repos ;
 Triomphant sur la terre ou vainqueur sur les eaux
 Le guerrier te doit ses trophées ;
 Aux doux accords de tes Orphées,
 La discordé éteint ses flambeaux
 Sur ses couleuvres étouffées.

Suis de l'œil ce vaisseau que le souffle des vents,

A travers la plaine liquide

Conduit aux bords , que le Phare rapide

Baigne de ses flots écumans.

Y vois-tu de Guerriers une élite intrépide

Du Chantre de la Thrace écouter les accens ?

« De l'aride vertu quelle est là destinée ?

» Voyez la vertu même à périr condamnée !

» Les hommes ne sont plus égaux. »

Et sur un luth , que son œil abandonne

Laissant errer ses mains , il plonge au sein des eaux

Un regard si profond que le Guerrier frissonne,

« Les hommes ne sont plus égaux. »

Tous ses pensers pleins d'amertume ,

Ses cris , ses soupirs , ses sanglots ,

S'étouffent dans sa bouche , où la colère écume.

Ainsi gémit le fer déchiré sur l'enclume.

« Les hommes ne sont plus égaux.

» Tristes pensers pleins d'amertume ! »

Ses cris , ses soupirs , ses sanglots ,

S'échappent de son cœur que la rage consume

Plus ardents que le fer qui jaillit sur l'enclume.

» Tristes pensers pleins d'amertume !

» Les hommes ne sont plus égaux. »

Saisis d'une subite flamme ,

Qui pénètre leur ame ,

Ils ont oublié leurs travaux.

Au bruit de l'airain qui résonne ,

Ce lâche devient un héros ;

Regarde ces fiers matelots ,
 Dans le feu qui les environne ,
 Avec d'horribles cris agiter leurs drapeaux .
 Les Guerriers , dont le sang bouillonne ,
 Dévorent les flancs des vaisseaux ;
 Et les glaives et les cordages ,
 Les vents , les voiles et les flots
 S'entre-choquent , c'est le Cahos ;
 L'un à l'autre opposés , mers , armes et rivages
 Forment d'effroyables orages ,
 Répétés par mille échos .
 Ici guidé par l'Amour même
 Dont le flambeau brille à ses yeux ,
 Pour ramener au jour le tendre objet qu'il aime ,
 Orphée en soupirant descend aux sombres lieux .
 Dieux , quelles voix plaintives .
 Font retentir ces rives !
 Que d'ombres fugitives !
 Que de victimes ! Que de fers !
 Ne vois-je pas mille gouffres ouverts
 Vomir des torrens de fumée
 Que sillonnent d'affreux éclairs ;
 Et tous les fleuves des enfers ,
 De leur onde enflammée
 Arroser de vastes déserts ?
 Rien ne peut arrêter celui qu'Amour inspire ;
 Orphée est descendu sur ce funeste bord ,
 Où son chant séducteur doit triompher du sort .
 Des accens de sa voix et des sons de sa lyre
 Entendez - vous l'heureux accord ?

Déjà tout rit et tout respire
Dans le sombre empîte
Qu'habite la Mort.

Ixion et les Aloïdes
Ont cessé leurs mugissemens ;
De Tantale et des Danaïdes
Je n'entends plus les hurlemens ;
Et des cruelles Euménides
Les couleuvres avides ,
Ne brisent plus les airs par d'aigres siflement ;
L'Erêbe n'a plus de tourmèns.

« Par les ruisseaux , qui de leur onde
» Baignent ces champs délicieux ,
» Où la vertu dans une paix profonde
» Partage le bonheur des Dieux ,
» Par les zéphirs , dont l'haleine féconde
» Fait éclorre la fleur qui sourit en ces lieux ,
» Par l'amant solitaire
» Qui brûle encor dans cet heureux séjour
» Du même feu qu'il sentit sur la terre ,
» O monarque puissant , que l'Achéron revère ,
» Si jamais de Cérès la fille te fut chétie ,
» Si ton cœur a senti le pouvoir de l'amour ,
» Rends Euridice à la lumière
» Ou prive son époux du jour ».

La Mort s'appesantit sur sa fatlx recourbée.
Tyran , résiste donc contre des chants si doux !
Une layne de fer de son oeil est tombée ,
Euridice est rendue aux vœux de son époux .

Quelle conquête ! quelle gloire !
La célestie Harmonie emporte la victoire.

L E S N O M B R E S

D E

P Y T H A G O R E.

Ossemens arides , écoutez la parole de l'Eternel : J'ouvrirai vos tombeaux , et je vous arracherai de vos sépultures pour vous conduire dans la terre promise.

Ez. cap. 37.

L E S N O M B R E S

D E

P Y T H A G O R E.

Dans les nombres de Pythagore,
 Je cherche en vain le nombre où j'ai pu parvenir.
 Un feu profond qui me dévore,
 M'annonce un germe, un être et des tems à venir !
 Le monde est-il à son aurore ?
 Sa raison vient-elle d'éclorre ?
 Mon siècle me paraît encore
 Siècle-serpent qu'un beau vernis décore,
 Siècle-serpent, à ramper condamné.
 Je trouve dans mon cœur une image secrète,
 D'un corps plusdiaphane à l'Homme destiné,
 Et dans cette ébauche imparfaite
 J'entrevois l'Homme . . . Il n'est pas encor né !

卷之三

卷之三

T E

P O E T E.

Et scribam super eum nomen Civitatis Dei mei.

Joann.

I E

P O E T E.

Les odes de Pindare destinées aux jeux Olympiques, sont composées de strophes, d'antistrophes et d'épodes. La strophe marquoit la danse en demi - cercle , l'anti-strophe le retour du demi-cercle , et l'épode le cercle stationnaire , le repos , le récitatif. Par une absurde imitation des formes pindariques , on nous a donné des odes , qui n'oñt que des strophes , des danses en demi-cercle. Ces odes sont bonnes pour des boudoirs et pour chanter des rois. Dans ces jeux Olympiques , où l'on n'étoit point admis sans de rudes épreuves , sans être un homme libre et citoyen de la Grèce , Pindare lui-même a trop chanté son roi Hiéron. Il sera surpassé.

Si quelque musicien , d'un vrai génie , s'empare , un jour pour un grand spectacle , fait pour des hommes libres , de ces chants lyriques , où le poète ne lui a marqué ni ses strophes , ni ses anti-strophes , ni ses épodes , il y trouvera ses hymnes , ses odes , ses élégies , ses cantates , ses prophéties , le bruit des fers de l'esclavage , les sôpirs et les pleurs de la nature malade , stérile sous les regards du despotisme , et les ravissemens d'un peuple libre , dont la joie réveille le Génie des siècles pour les fêtes de la fraternité.

(206.)

Il y saura placer les danses martiales , des luttes ci-
viques , et l'on verra s'élever la grande Ombre du
Poète sur l'autel de la liberté,

C H A N T S.

1.

QUE d'images de la douleur !
Sombre atelier , dis-moi le statuaire ,
Dont le génie atrabilaire
Rends le marbre plus dur , plus froid ! Quelle pâleur !
Quels démons et quel crime ont produit sur la terre
Tous ces Monumens du malheur ?
Ils ont assassiné la liberté publique !
Un ramas de brigands et de vils délateurs ,
Ont d'un sénat esclave inondé le portique .
Ces marbres que tu vois , ce sont les sénateurs !
Quel esprit infernal t'assiége !
O rive de la Seine , ô jour infortuné !
De la création le Temple est profané !
O Paris , ô sénat , ô Peuple , ô sacrilége !
Où courrez-vous ainsi , brigands séditieux ?
Envain à la vertu vous déclarez la guerre ,
Renonce , ô mon Poète , à lancer le tonnerre ;
Où frappe de terreur ces monts ambitieux !

2.

Est-ce une ivresse prophétique ?
 Il a vu , quel regard , le sein de l'avenir !
 D'où naissent mes transports et ce feu poétique ,
 Qui rappelle en mon cœur ce lointain souvenir ?

Dans la Grèce antique ,
 Le Poète à chanté les vainqueurs et les chars
 De la course Olympique.
 Qu'un nouvel hymne , un sublime cantique ,
 Puisse , en nos jours , créer les jeux du Champ-de-Mars.
 Danse , jeune guerrier , dans ton cercle magique ,
 Chante des anciens Franks le courage énergique !
 Des mains de ce vieillard , plein d'attendrissement ,
 Reçois pour ta victoire une feuille civique ;
 Que ta mère , en ses bras , te serre fardement ,
 Et toi , jeune beauté , soupire innocemment !
 Que j'aime , O Peuple franc , ta sauvage musique !
 D'un empire nouveau , le chantre véridique
 Te dira le commencement.
 Que cett empire heureux dure éternellement !

3.

DANS le Temple de la gloire ,
 Assis dans un char de fer ,

Ils adoroient Pindare , à tous les vœux offert !
 Le cœur de ses guerriers , qui disoit sa victoire ,
 Rendoit ses chants plus pürs , par le plus doux concert !
 Pindare éternisa la Grèce et sa mémoire !

Dans un réduit stérile et de haillons couvert ,
 Sous le fer de la tyrannie ,
 Pindare , où retrouver ton antique harmonie ?

Dans l'esclavage et dans l'adversité ,
 Le cœur est sec , flétri . Sommeil . Caducité .

Ni théâtre adoré , ni chœur , ni symphonie ,
 D'un peuple libre , heureux , le spectacle enchanté ,
 Il n'a rien . . . Il a tout ! le trésor du génie !
 Son cœur aimé la vérité .

Ne peux-tu pas créer , et ranimer la cendre
 De l'innocent persécuté ?
 Jusqu'aux enfers je veux descendre ,
 Pour y frapper le crime épouvanté .
 Vous , amis de la liberté ,
 Accourez tous . J'ai pour m'entendre
 Toutes les Nations et la postérité .
 Tempêtes , taisez-vous . Siècles , faites silence !
 Justice , je te rends ton glaive et ta balance !
 Indigne oppresseur , tu pâlis !
 Il croyoit ses forfaits dans l'ombre ensévelis !
 Et voilà ta sentence !
 Lis !

Plusieurs voix.

Tempêtes , taisez-vous ! Siècles , faites silence !

Une

Une voix.

Ô Justice , il te rend ton glaive et ta balance,

Une autre voix:

C'est l'Ami de la vérité ,

Il aura pour l'entendre

Toutes les Nations et la postérité !

Jusqu'aux enfers il veut descendre

Pour y frapper le crime épouvanté.

Tout le chœur.

D'un saint recueillement je ne puis me défendre,

4.

Jusqu'à tels jadis , sans nuage , aux Sages destinés ,
Pour annoncer au monde une clarté nouvelle ,
La sainte Vérité , toujours pure , immortelle ,
Une lumière universelle ;

Où de nos anciens Francs , par le crime enchaînés ,
Aujourd'hui tous ensemble , à l'amour entraînés ,
Les vrais représentans et la fleur la plus belle ,

Diront aux tyrans couronnés :

Prêtres et rois à bande criminelle ,
Allez ! qu'à leurs remords ils soient abandonnés ;
Où tous , reconnaissant la voix qui les appelle ,
Pour jouir des bienfaits de la loi fraternelle ,
Du Nord et du Midi , des climats éloignés ,
Viendront dans la ville éternelle ,
S'uir par des nœuds fortunés ;

Les cieux ont sur la terre envoyé quelques Sages
 Des peuples opprimés , véritables flambeaux !
 Mais les rois et le prêtre et les antropophages
 Eteignent les pensers et les feux les plus beaux
 Qui pourroient éclairer leurs obscurs brigandages !
 Ils voudroient enlever , que d'attentats divers !
 La couleur , la parole et l'ame à l'univers.

Une voix.

Dans le livre de la Sagesse ,
 A-t-il trouvé ces chants , ce précieux trésor ?
 Est-ce un hymne saoré du chantre de la Grèce ,
 Au temple de Minerve , écrit en lettres d'or ?

Une autre voix.

De peur qu'un tyran ne ravisse
 A nos derniers neveux , ce précieux trésor ,
 Dans le temple de la Justice ,
 Gardons ces chants sacrés , écrits en lettres d'or .

Une autre.

Que ses chants prophétiques
 Soient imprimés au cœur des Francs Républicains.

Une autre voix.

Pindare , couronné pour ses chants olympiques ,
 Dans la Grèce a reçu des hommages divins .

5.

Mor , que je sois touché de ces douces paroles !
 Que mon front , par leurs mains de lauriers couronné ,

Puisse être un vain spectacle à ces hommes frivoles ?
 Entendent-ils les cris de l'homme infortuné ,
 Chargé d'indignes fers , qui pleure abandonné ?
 Non , malheureux , tes chants n'ont point touché leur ame
 Qui n'a jamais brûlé d'une céleste flamme !

Vous des républicains , vous , qui n'entendez pas
 Ces cris , ce bruit des fers , ce lugubre silence ,
 Ces crimes , ces assassinats ?
 Que viens-tu donc chercher dans mes vers ? L'éloquence ?
 Ces soupirs étouffés que vous n'entendez pas ,
 Ce bruit des fers , ces cris , les pleurs de l'innocence ;
 Ce lugubre silence ,
 Le crime des ingrats ;
 Ces soupirs étouffés que vous n'entendez pas ,
 Voilà mon harmonie à moi , mon éloquence ;
 Et s'il en est quelqu'autre , ô ciel , je n'en veux pas !
 Ciel et terre , je n'en veux pas !
 Fuyons ces atroces climats.

Retirez-vous ! Encor ! Vous ne m'entendrez pas .
 Ce bruit des fers , les pleurs de l'innocence ,
 Les cris de l'opprimé qui pleure , sans défense ,
 Les crimes des ingrats !
 Voilà son harmonie à lui , son éloquence .
 Les cris de l'opprimé qui pleure , sans défense ,
 Toute mon éloquence !
 Laissez moi pleurer seul les crimes des ingrats !
 D'exécrables assassinats !
 Fuyez donc , laissez-moi , vous ne m'entendrez pas !
 Laissez-moi pleurer seul les crimes des ingrats .

6.

Allez, hommes de sang et nés pour l'esclavage ;
 Vos lauriers sont couverts
 De fiel et de carnage !
 La vertu gémit dans les fers,
 Et vous l'avez permis, vous tous, hommes pervers,
 Allez porter ailleurs un flétrissant hommage.

Une voix.

Nos lauriers sont couverts
 De fiel et de carnage ?

Une autre.

La plus cruelle mort plutôt que l'esclavage !

Une autre.

La vertu gémit dans les fers,
 Et nous l'avons souffert, à vengeance, vengeance !
 D'atrocies conjurés délivrons l'univers !

La vertu gémit dans les fers,
 On étouffe ses cris, les cris de l'innocence !

Républicains, courons à sa défense,
 Vengeance, vengeance !

Une partie du choeur.

D'atrocies conjurés délivrons l'univers !

Une autre partie du choeur.

La vertu dans les fers
 Pleure sans défense !

Une voix.

Non , non , Républicains , vous ne souffrirez pas ;
 Que de vils conjurés égorgent l'innocence ,
 Qu'ils blessent le Sénat par d'éternels combats ;

Armez vos mains , courrez à sa défense ;
 Vengeance , vengeance !

Le choeur.

Non , non , nous ne souffrirons pas ,
 Que Septembré , en sa rage , égorgé l'innocence ,
 Qu'il blesse le Sénat par d'éternels combats :

Armons nos mains , courrons à sa défense ,
 Vengeance , vengeance !

Une voix.

Quoi , dirait la postérité ,
 Est-ce donc là ce Peuple si vanté ,
 Ce Peuple juste , et bon par excellence ,
 Cet ami de la liberté ,
 Défenseur de l'humanité ,
 Dont les plus fiers tyrans redoutoient la puissance ?

Une autre.

Les Francs Républicains seront victorieux ;
 Féroces novateurs , brigands impérieux ,
 Stupides ambitieux ,
 Frémissez , le Peuple frère ,
 Riches séditieux ,
 S'arme de son tonnerre .
 Pour foudroyer ces monts audacieux ,

Une autre.

Que le Despotisme tremble ,

Que vos superbes potentats ;
 Que tous les brigands ensemble
 Nous payent le tribut de leurs assassinats.

Partie du choeur.

Non , non , nous ne souffrirons pas . . .

Une voix.

Prends le Sénat sous ta défense !

L'autre partie du choeur.

Que de féroces magistrats
 Egorgent l'innocence ;
 Que Septembre , en sa rage , égore l'innocence ;
 Qu'il insulte au Sénat par d'horribles combats ,
 Non , des Républicains ne le souffriront pas !

Le premier choeur.

Que le Despotisme tremble ,
 Que vos superbes rois , que tous vos potentats ,
 Que tous les brigands ensemble
 Nous payent le tribut de leurs assassinats.

Une voix.

N'es-tu pas ce peuple terrible ,
 Qui sut punir l'audace des Romains ?
 Ne descendez-vous pas des Francs et des Germains ?

Une autre.

Ce Peuple , en ses foyers , toujours bon et sensible ,
 Au cœur des perfides humains
 Plongeait ses indomptables mains .
 Il buvoit dans leur crâne en son ire inflexible .

Partie du choeur.

Non , non , vous ne souffrirez pas
 Que Septembre , en sa rage , égorgé l'innocence ;
 Qu'il blessé le Sénat par d'éternels combats ;
 Aux armes , Citoyens , courez à sa défense .

O vengeance , vengeance !

L'autre partie du choeur.

Les Francs Républicains seront victorieux ,
 Féroces novateurs , brigands impérieux ,
 Oppresseurs de la terre ,
 Le Peuple tout-puissant , armé de son tonnerre ,
 Frappe ces monts audacieux .

7.

QUE tous les assassins périssent !
 Prisons , où trop souvent gémissent
 L'innocence et le crime ensemble confondus ,
 A de lâches brigands , d'autres brigands vendus
 Ont , sous les yeux d'une mère éploreé ,
 Fait égorer l'époux et le frère , et la sœur
 Après l'avoir deshonorée .
 Et le pâle assassin trouve un applaudisseur ,
 Qui sourioit couvert du sang de ses victimes !
 C'étoit pour s'enrichir de ses assassinats ,
 Que des Hommes-de-proie , atroces magistrats ,
 Dans un antre encavés , ont ordonné ces crimes
 A des hommes , que l'or n'eût jamais pu tenter !

Est-il un crime encor qu'ils puissent inventer ,
 Ces tigres , les auteurs des ordres sanguinaires ?
 Les fers et la prison des plus grands criminels
 Etoient plus sacrés chez vos pères
 Que les tombeaux et les autels.

Partie du choeur.

Ces tigres , les auteurs des ordres sanguinaires !

L'autre partie du choeur.

Les fers et la prison des plus grands criminels
 Etoient plus sacrés chez nos pères ,
 Que les tombeaux et les autels.

Une voix.

Auroient-ils , comme aux tems du plus affreux régime ,
 Des prêtres consacrés à l'imposture , au crime ,
 Un conclave , un volcan , des soupiraux ouverts ,
 D'où les plus noirs démons s'échappent des enfers ?

Une autre.

Antique réservoir des trésors du génie !

Un nouveau monde en harmonie !

La première voix.

En quel état , ô ciel , Paris , es-tu plongé ?
 Comment le Peuple-frère en tigre est-il changé ?

8.

Ce qu'on t'a raconté d'une obscure taverne ,
 De ses rires spongieux , de ses jeûx dégoûtans ,

(217)

Du sang putride , Infect , d'une morne citerne ;
Non , l'antre de Caen , ses membres palpitans ;
La gueule de Cerbère et les marais de Lerne ,
L'Hydre ! Médée ! et ses enfans !
La tête de Méduse et ses mille serpens ;
Les cloaques du Styx , les bourbiers de l'Averne ;
Non , rien n'est comparable à l'horrible caverne ,
Où le plus verd crapaud , les yeux sales , hagards ,
Croace , en sautillant , couronné de poignards ;
Là , Septembre , en panache , assemblé ses ministres ,
Et s'y fait applaudir de projets plus sinistres ,

Que les plans de Caligula .

L'enfer n'est plus l'enfer , tous les démons sont là .

Une voix.

Fuyez tous , évitez leur rage meurtrière .

Une autre.

C'est encor Marius ?

Une autre.

C'est un autre Sylla !

Le choenr.

L'enfer n'est plus l'enfer , tous les démons sont là .

Une voix.

Cachez vos fronts dans la poussière ,

Une autre ,

Fuyons leur rage meurtrière .

Une voix .

Pleure , Paris , malheureuse cité !

Ils ont voulu , par leur féroce

Que le berceau de la fraternité
Fût en horreur à la nature entière ;
Pleure, Paris, ville de la lumière,
Paris, l'espoir de la postérité !

Une voix.

D'assassins effrénés la horde vagabonde
Etouffe, dans ses jeux, de sa main inféconde,
La gloire de mon siècle et les flambeaux du monde.

Partie du Chœur.

Pleure, Paris, malheureuse cité,
Ils ont voulu, par leur férocité,
Que le berceau de la fraternité
Fût en horreur à la nature entière ;
Pleure, Paris, ville de la lumière,
Paris, l'espoir de la postérité.

L'autre partie du chœur.

D'assassins effrénés la horde vagabonde,
N'ayant plus rien du sceau de la divinité,
Etouffe, dans ses jeux, de sa main inféconde . . .

Une voix.

L'humanité !

Une autre.

La vérité !

Une autre.

Notre naissante liberté !

Le chœur.

Elle oseroit flétrir de sa main inféconde,
La gloire, le génie et les flambeaux du monde ?

9.

QUE veux-tu? de Septembre est-ce un ordre inhumain?
Lave du moins le sang qui couvre cette main.

Une voix qui sort des tombeaux sous les pieds de l'assassin.

La mer, toutes ses eaux, les parfums de l'Asie
Ne blanchiront jamais...

Une partie du choeur.

Insensible à ce point !

La voix des tombeaux.

Du sang de l'innocent cette main est rougie !

La grande Ombre de Shakespear qui s'élève, dans sa Gloire, sur l'autel de la Liberté,

Ces taches ne s'effacent point.

Toutes les nations en choeur.

Du sang de l'innocent cette main est rougie !

Tous les siècles en choeur.

Ces taches ne s'effacent point.

10.

Un chef de brigands, suivi de bons citoyens, pleins de candeur et de probité, ayant des torches et des armes à la main.

Voici l'ordre suprême !
Le sceau de nos amis, bien au-dessus des loix !

Le Proscrit.

De quel front venez-vous chez l'ennemi des rois,
Souiller mon siècle et moi de ce lâche blasphème ?

Un des chefs.

Ne parle point ainsi.

Un homme du Peuple.

Demeurez circonspect.

L'on n'est plus innocent dès qu'on leur est suspect.

Le Proscrit.

O République ! Amis, c'est le langage atroce
Des stupides agens d'un dictateur féroce.
Entrez, on vous égare,

Une voix.

Entrez, avec respect,
Dans ces lieux consacrés par des veilles utiles.

Une autre.

L'asyle du républicain !

Le Proscrit.

Ses pensers, que les Francs ont fêndu si fertiles ! . . .

Une autre voix.

Ont créé sur la terre un Peuple Souverain.

Le Proscrit.

Ici, de l'ancien monde éclairant le système,
Sous les voiles chérirs du plus auguste emblème

J'enracinai la vertu même
Dans le sein des séditions,

Ici, de ton bonheur j'ai trouvé le problème

Dans la fange des factions,

Des grandes révolutions

J'ai défriché le sol inculte,

J'ai recueilli, pour vous, le voeu des nations,

J'ai retrouvé nos droits, la nature et son culte

Dans l'Esprit épure de vos Religions.

Une voix.

Voyez ce qu'elle écrit cette plume rebelle ?

Le Proscrit.

Retirez-vous, brigands ! Revenez ! Tes regards

Se troublent... Ta pâleur ?.. Ton cœur est donc coupable ?

Est-ce qu'un homme ainsi fuit devant son semblable ?

Je dois à ta foiblesse accorder ces égards ;

Voilà ce qu'elle écrit, c'est ma plume, c'est elle !

Un homme du Peuple lit :

» Tes diamants, ton or, ton sceptre, tes poignards ;

» N'ont jamais pu tailler cette plume immortelle

» Qui sait humilier les brigands fastueux ;

» L'intègre vérité saura triompher d'eux.

Le Proscrit.

Approche, il a peur. Viens. Prends-la, c'est mon épée,

Du sang de mon semblable elle n'est point trempée.

Un homme du Peuple.

Citoyens, cette épée est un don précieux

Dont le Peuple honora ses travaux glorieux.

Un homme du Peuple.

Comme on nous a trahi !

Un autre.

Je frémis !

(222)

Un autre.

Je soupire !

Un autre.

Peuple , souvent trompé , garde-toi de proscrire !
Garde-toi de frapper sans un mûr examen.

Le Proscrit.

Ouvre les yeux , si tu sais lire .
C'est l'Histoire... ouvre donc !... C'est le Peuple romain .
Ils le flattoient pour le séduire ,
Ils se proclamoient ses amis ,
L'appelloient Peuple-Roi , pourvu qu'il fût soumis ;
Plains un Peuple puni de son cruel délite .
D'un Franc Républicain conserve les écrits ,
Brutus et Cicéron dans Rome sont proscrits .

Partie du chœur.

Ouvre les yeux , si tu sais lire ,
D'un Franc Républicain conserve les écrits .

L'autre partie du chœur.

Plains un Peuple puni de son cruel délite ,
Brutus et Cicéron dans Rome sont proscrits .

Le Proscrit.

Adieu ; tu peux partir , et redire à ton maître
Qu' la loi seule est tout , la braver est d'un traître ;
Elle est faite , on la sent : des préjugés vainqueur ,
On la trouve toujours dans le fond de son cœur .
Des volontés de tous la réglé universelle ,
Les grands et les petits sont égaux devant elle ,
Qui protège à la fois par des contrats sacrés ,
Les peuples ou leurs chefs un instant égarés .

Partie du choeur.

Ils le flattioient pour le séduire ;
Ils se proclamoient ses amis !

Une autre partie du choeur.

L'appelloient *Peuple-Roi*, pourvu qu'il fût soumis,
Plains un Peuple puni de son cruel délire.

Une autre partie.

Ouvre les yeux, si tu sais lire.

Une autre partie.

D'un Franc Républicain conservons les écrits.

Tout le choeur.

Brutus et Cicéron dans Rome sont proscrits !

11.

L I S O N S !

Une image et cette inscription :

Meurs, Brutus, meurs, tu fuis devant Octave.

Une autre image et cette inscription :

C'est Caton qui répond au tyran qui le brave.

D'autres images et cette inscription :

Platon, pourquoi pleurer? Socrate est immortel!
Pleure. Il aimeroit mieux Socrate criminel.

D'autres images et cette inscription :

Est-ce pour Phocion? — C'est pour Phocion! — Donne,

D'autres images avec cette inscription :
Ce Peuple ne sait point ce qu'il fait. Je pardonne,

12.

Quand un servile adulateur,
Des plus rares vertus jaloux profanateur,
Au nom d'un Peuple esclave, intime et menace,
Je ne retrouve plus ma force, et son audace
Porte dans tout mon cœur un dégoût qui me glace.

Cependant ils rampoient dans les cours applaudis;
Au Tyran, je crois en face :
De remords déchirés, sur leur trône avilis
Sois sûr que tôt ou tard, les tyrans sont punis.

» Ne faisons tous qu'un homme, une âme, à l'ame immortelle.
» Aimez la vérité, que votre cause est belle!
» Nous sommes tout-puissants, si vous restez unis!
» Prêtres, j'arracheraï le masque à l'imposture,
» Sur le sceptre des Rois, je briserai nos fers,
» Je me sens animé de toute la nature; —
» Je veux que mon génie échauffe l'univers!
Voilà mes premiers vœux, voilà mes premiers vers!
Que nos desseins sont grands lorsque notre ame est pure!

Une voix.

Que n'avez vous senti son prix, siècle pervers!

Le Choeur

Que nos desseins sont grands lorsque nôtre ame est pure!
D'un

13.

D'un Barde je n'ai plus la brûlante chaleur ;
 Mon front est calciné, mes regards sont timides,
 Stupides,
 Mon cœur est desséché par des travaux arides,
 Et le mépris échappe à mes lèvres livides ;
 C'est d'un flambeau mourant la sinistre lueur.

Une voix.

Non, tu n'as point flétrî ton noble caractère ;
 Tu n'as point caressé le farouche brigand ;
 Employable et trop franc pour plaire,
 Trop honnête pour être grand.

Une autre.

Jamais vil intérêt ne l'excite et l'enflamme
 Du désir de briller superbe au premier rang ;
 Ce n'est point son orgueil, c'est son cœur qui réclame
 Contre ces oppresseurs, qui de haine et de sang

Exercent un trafic infâme.

Contre les prêtres et les rois ,
 Qui le tiennent dans la poussière ,
 Lorsqu'il ose éléver sa foudroyante voix ,
 Et les traîner à la lumière ,
 C'est la cause et ce sont les droits
 De l'humanité toute entière.

Une autre.

Tandis que tous ces rois , sourcilleux et hautains

(226)

S'enivrent d'un encens frivole,
Prépare en secret la Parole,
Qui doit éteindre un jour la foudre dans leurs mains.

Une autre.

Aime à cacher ta vie obscure ;
À l'exemple de la nature,
Que tous les Francs Républicains
Travaillent en silence au bonheur des humains.

14.

UNE bruyante fourmillière
De ministres , de roitelets ,
Et d'histrions et de valets ,
Du haut de sa grandeur , lève une tête aiguë
Sur le poète malheureux
Qui ne peut que former des voeux
Pour le bonheur d'un Peuple-frère.
Créer un monde.... Une chimère !

Une voix.

Que les tems réaliseront ,
Pour te venger de leurs affronts.

Une autre.

Son esprit , toujours pur , un rayon de lumière ,
Rend à l'homme avili sa dignité première .
Son nom même est un charme , un divin talisman ,
Qui relève les morts du sein de la poussière ;
Fait voler aux combats , plein de ravissement ,
Le plus jeune guerrier que vient d'armer sa mère .

(say Y

Une autre.

Tout dort, tout est tranquille, en cet heureux moment
C'est lui qui m'attendrit dans ce lieu solitaire.

Une autre.

Les rois et leurs flâneurs s'effacent de la terre.

Une autre.

Pensez-vous être dieux, vivre éternellement ?

Une autre.

Soyons simples et francs, point d'ironie amère.

Première voix.

Potentats éternels, dites-nous seulement

Qui régnoit du temps d'Homère !

Partie du choeur.

Pensez-vous être Dieux, vivre éternellement ?

L'autre partie du choeur.

Potentats éternels, dites-nous seulement

Qui régnoit du temps d'Homère ?

15.

Si ton cœur veut jouir,
Sur ta lyre immortelle,
Du céleste plaisir
De rendre la beauté plus touchante et plus belle
Aux yeux ravis de son époux,

Et qu'une larme universelle ,
 Triomphe du Poëte , et ses vœux les plus doux ,
 Puisse émousser l'injure , et désarmer le crime
 Qui laisse de ses mains échapper sa victime ,
 Crains que la noire Envie , au front terne et jaloux ,

Ne te détourne de ta route ,
 Et , pour te dérober le trait qu'elle redoute ,
 T'offre un autre bonheur , que le bonheur de tous .
 Attache tes pensers à la chaîne infinie
 De ce vaste univers ;
 Touche-le de ton cœur dans tous ses points divers ;
 Car toute la nature à ton cœur est unie .

Détestable calomnie ,
 Qui te nourris d'affronts et de gémissements ,
 Tes cris ne troublent point la tranquille harmonie
 D'un cœur exempt de crime et de ressentimens !
 La beauté de mes vers n'en sera point ternie .
 Tu peux fouler aux pieds les plus beaux diamans ,
 Priver l'œil qui s'éteint , de leur nectar céleste ;
 Ignoré , sa vertu lui reste .

Non , tous les monstres acharnés ,
 Ne peuvent au Soleil arracher sa lumière ;
 Sous des voiles épais ses rayons enchainés ,
 Sont toujours les agens de la nature entière .
 Invisible , il soutient les justes consternés !

Ils ne sont point abandonnés !
 Sur des ailes de feu s'élance son génie
 Dans tous les êtres à la fois ,
 Pour les roidir contre la tyrannie ,

Il sème la verdure et la flamme et la voix ,
Et l'espace et le tems , la couleur , l'harmonie ,
La pensée et le fer , grande leçon des rois .

16.

SE venger des ingrats , cette peine est trop dure :
On souffre beaucoup moins à pardonner l'injure .

Une voix.

Marche , laisse ramper l'insecte et ces fourmis ;
Le créateur d'un nouveau monde ,
En poursuivant l'espoir que son cœur s'est promis ,
Frappe-t-il un pourceau qui le heurte , et qui gronde ,
Ramassant affamé des mets qu'il a vomis ?

Une autre.

Il reprend , sans le voir , sa route abandonnée .

Une voix.

Ainsi j'ai vu l'Araignée , au mépris condamnée ,
Etaler sur mon front sa toile empoisonnée .
J'ai détourné la tête , et souri de pitié .

Le chœür.

Là dégoutante inimitié !

Une voix.

D'un grand ébranlement telle est la destinée .

Une autre.

L'araignée , en triomphe , accourt sur les débris

Du temple qui s'écroule ; elle y pousse des cris ,
S'étale avec orgueil , l'orgueil de l'araignée !
On ne l'écrase point , tant elle est dédaignée.

Une autre.

Le temple est rebâti , ses augustes parvis
N'offrent plus à mes yeux que de grandes images ;
De tous les arts unis ,
Les sublimes ouvrages.

Une autre.

Vous n'y trouverez plus . . . Toi , les nommer , ô Dieux !

Une autre.

De leurs noms odieux ,
Je ne souillerai point le langage des Dieux.

Une voix.

Au pied de la montagne , Israël en délire ,
D'un veau se fit un Dieu ; tout Israël admire.
Son vrai libérateur , le Poète en oubli ,
S'arme de la raison , et reprend son empire ;
Le Dieu n'est plus qu'un veau dans la fange avili.

Partie du choeur.

Se venger des ingrats , cette peine est trop dure.

L'autre partie du choeur.

On souffre beaucoup moins à pardonner l'injure.

I 7.

LA Parole et la Liberté !
Le Ciel est tout entier dans le cœur du Poète.

(231.)

Ecoutez. Voilà le Prophète
De l'Éternité.

Quelqu'endurcis que soient les siècles où nous sommes,
Qui de la pierre encor gardent l'aspérité ,
Si tu chéris la vérité ,
La justice , l'humanité ,
Immortelle divinité ,
Tu seras le Dieu fort , le Dieu de tous les hommes.

Partie du chœur.

La Parole et la Liberté !
Le Ciel est tout entier dans le cœur du Poète.

Ecoutez. Voilà le Prophète
De l'Éternité.

L'autre partie du chœur.

Quelqu'endurcis que soient les siècles où nous sommes,
Qui de la pierre encor gardent l'aspérité ,
Si tu chéris la vérité ,
La justice , l'humanité ,
Immortelle divinité ,
Tu seras le Dieu fort , le Dieu de tous les hommes.

I 8.

Est-il donc tout entier dans un corps gémisant ,
Cet esprit qui t'anime ? Esprit , corps ou matière ?
Quintessence de la lumière !
Une loi seule existe en la nature entière.

Une voix.

Le gland dans ses forêts enterré , pourri ssant ,
Se relevera d'âge en âge.

Une autre.

Pour te couvrir de son ombrage ,
Le vois tu neverdir sublime , florissant !

Une voix.

Si ton siècle est de fer , le fer est insensible.

Une autre.

Du fer , du feu , travaille , et le fer est flexible.

Une voix.

Il faut créer au monde un cœur reconnoissant.

Une autre.

Vois , à tes saintes loix , ce monde obéissant.

Une autre.

Tyrans , disparoissez. La vérité terrible
Est la foudre du Tout-Puissant.

Partie du choeur.

Vois à tes saintes loix ce monde obéissant.

Du fer , du feu , travaille , et le fer est flexible.

L'autre partie du choeur.

Tyrans , disparoissez. La vérité terrible
Est la foudre du Tout-Puissant.

I 9.

OUVRE-toi, Ciel de bronze, et répands ta rosée :
Justice, redescends sur la terre embrasée.

Une voix.

Quel espoir nous étoit permis !
Vous le savez, on nous disoit naguère :
Des Républicains ont promis
D'éteindre le feu de la guerre ;
Aux loix de la nature, à son culte soumis,
Tous les Peuples seront amis.
Un Cercle Social, révolutionnaire,
Sous l'œil du brigandage, et sa dent sanguinaire,
Alloit de la discorde étouffant le tonnerre ;
Peuples, plus d'étrangers, nous sommes tous voisins ;
Un sabath fétide, un cratère,
Et de sacrilèges larcins
Ont retourné le globe, et les meilleurs desseins
Trouvent des ennemis au sein de l'Angleterre,
Qui vomit contre nous d'innombrables essaims.
A quels maux ont livré la terre,
Ces exécrables assassins !

Partie du choeur.

Ouvre-toi, ciel de bronze, et répands ta rosée.

Une autre partie du choeur.

Justice, redescends sur la terre embrasée.

Partie du chœur.

Peuples, plus d'étrangers, nous sommes tous voisins.

Tout le chœur.

Les exécrables assassins !

20.

Voulant à leurs forfaits égaler leur supplice,
Mes fidèles pinceaux les ont peints ce qu'ils sont ;
Septembre et ses poignards sont empreints sur leurs fronts,
C'est là mon dernier coup, le coup de la justice.

Je ne distingue plus ces cadavres sanglans ;
Égorgés par le crime, ils sont tous innocens.

Le repentir est peint sur tes lèvres mourantes,
Victime, lève-toi, je pardonne à ce prix.
Va chercher aux enfers la Justice, Obéis.

Son flambeau se rallume aux torches dévorantes
Q'agitent ces démons effrayés, et surpris

Que la Justice, à l'horrible journée,
S'échappe des enfers par Septembre enchaînée,
Et que des ossements que le crime a flétris,
De son glaive brisé rassemblent les débris.

Terre, ne dites plus, quand le foible succombe,
Le Poète l'oublie et le perd dans la tombe !

Une voix.

Il a dit : Levez-vous, lambeaux de chair meurtris,
Devant ces crimes impunis.

Une autre.

Va chercher aux enfers la Justice. Obéis.

La première voix.

Et la Justice , immortelle journée !
S'échappe des enfers par Septembre enchaînée.

La deuxième voix.

Des ossemens que le crime a flétris ,
De son glaive brisé rassemblent les débris.

Le choeur.

Terre , ne dites plus , quand le foible succombe ,
Le Poète l'oublie , endormi dans la tombe .

2 I.

Du fond de mon tombeau je t'appelle à grands cris ,
Justice , je t'appelle , appui de l'innocence .
Incorruptible et pur en mes vivans écrits ;
Justice . . . Je le veux . Que ton règne commence .
Du fond de mon tombeau je t'appelle à grands cris !

Le choeur.

Toujours libre et vivant dans ses divins écrits .

Une voix.

L'avenir est un songe ; et vous pouvez m'en croire ,
Le tems use les noms , comme les monumens ;
Le Poète immortel s'éteint avec sa gloire .

La voix des tombeaux.

Qu'importe que mon nom s'égare dans l'histoire,
 Que je change de corps, de noms, de vêtemens ?
 Je sens que ma pensée, immortelle et divine,
 Au cœur de l'homme s'enracine.

Elle saura créer des organes de fer,
 De l'homme infortuné, qui prendront la défense.
 Que mon frère est blessé, que mon frère a souffert !
 O vengeance, vengeance !

Partie du chœur.

Elle saura créer des organes de fer,
 De l'homme infortuné, qui prendront la défense.

Partie du chœur.

Que son frère est blessé, que son frère a souffert !

Tout le chœur.

O vengeance, vengeance !

La voix des tombeaux.

Vengeance contre ces tyrans,
 Ces éteignoirs impurs de la raison publique.

Franchissez quatre à cinq mille ans,
 M'y voici. Regardez, ils ont procrit les chants
 De la fraternité civique.

Partie du chœur.

Franchissons quatre à cinq mille ans !
 Vengeance contre ces tyrans,
 Ces éteignoirs impurs de la raison publique.

Partie du choeur.

O vengeance , vengeance ! ils ont proscrit les chants
De l'ami de la République !

La voix des tombeaux.

Perdu dans la poussière... Où courez-vous , méchans ?
Est-ce que les pensers et les accords touchans
De l'homme qui n'est plus sont des glaives tranchans ?

Le choeur.

Est-ce que les pensers et les accords touchans
De l'homme qui n'est plus sont des glaives tranchans ?

La voix des tombeaux.

Tonnez , tonnez , sur la place publique.
C'est encor lui , c'est moi , ce sont mes chants ,
C'est l'ami de la République.
Répétez les accords touchans
De la fraternité civique.

Tonnez , tonnez sur la place publique.
C'est encor lui , c'est moi , ce sont mes chants ,
Les délices du juste et l'effroi des méchans !

Le choeur.

Tonnons , tonnons , sur la place publique.
C'est encor lui , c'est lui , ce sont les chants
De l'ami de la République ;
Répétons les accords touchans
De la fraternité civique.

Tonnons , tonnons sur la place publique.
C'est encor lui , c'est lui , ce sont les chants
De l'ami de la République ,
Les délices du juste et l'effroi des méchans .

Là voix des tombéaux.

Sens-tu que ma pensée immortelle et divine
 Au cœur de l'homme s'enracine ?
 Rends-moi compte de tes forfaits.
 C'est toujours le Poète, armé pour ta ruine ;
 Non, mes chants immortels ne périront jamais.

Le chœur.

Sens-tu que sa pensée immortelle et divine,
 Au cœur de l'homme s'enracine ?
 Rends-lui compte de tes forfaits ;
 C'est toujours le Poète, armé pour ta ruine ;
 Non, ses chants immortels ne périront jamais.

22.

Ne crois point, si tu veux, que là cendre des Sages ;
 Germie comme le fer et les rochers sauvages,
 D'un monde impérissable, éternels habitans.
 Ses pensers, dont la force embrasse tous les tems,
 Pour diriger la main des plus fermes courages,
 Renaissent avec l'Homme et la fleur du printemps.

A travers le torrent des âges,
 Ces voiles, ces débris, ces feux et ces naufrages,
 C'est moi qui vous embrasse, ô vous tous mes enfans !
 De l'homme infortuné les droits sont triomphans !

A travers le torrent des âges,
 Et dans l'immensité des temps,

Je vous embrasse tous ! Que tes feux éclatans,
 Soleil de vérité, dissipent ces nuages !
 Qui peut les protéger, si tu ne les défends ?
 Vérité, liberté, je ne vois plus d'orages.
 De l'homme infortuné les droits sont triomphans !

Je vous embrasse, ô mes enfans !

A travers le torrent des âges.

23.

Le regard serein.

D'un Peuple Souverain.

Constraint le despotisme à s'enchaîner soi-même,
 Sylla descend du rang suprême,
 Et trouve des imitateurs.

Du rebut des cités, les plus sales flatteurs
 Voudroient-ils dépouiller leur sanglant diadème ?

Plus de dictateurs effrontés !

Des fiers Républicains la trompette guerrière

A sonné votre heure dernière.

L'entendez-vous de tous côtés ?

Tyrans, vous mordrez la poussière.

Que de bataillons indomptés !

Sur ce mont orgueilleux, quel orage s'apprête ?

Le Courrier se dressé, et sa tête,

Comme le front de la tempête,

S'enveloppe de feu, d'éclairs, de noirs torrens ;

Et c'est la bouche des volcans.

Les airs épouvantés de ses hennissements,
Redisent aux guerriers le signal de la guerre;

Son pied d'airain, c'est le tonnerre
Qui, du sein de la terre,
Arrache des gémissements.

Où courrez-vous, bande perverse ?

Affrontez ce Coursier qui s'élance aux combats,
Plus léger que l'éclair qui jaillit sous ses pas.

Du haut de la montagne où ta rage s'exerce,
Sont-ce de vieux rochers que la foudre renverse
Sur de paisibles habitans ?

C'est un mont sulphureux, qu'un seul éclair disperse
Dans les vents.

Tout le choeur.

Rayons ces conjurés du nombre des vivants,

24.

EFFACONS la sanglante route
Ouvverte aux dictateurs par des hommes pervers;
Que leurs cadavres et nos fers
Soient enfin la clef de la voûte
Qui nous sépare des enfers.

Un conjuré.

Il falloit pour venger notre commune injure,
Feindre d'être séduits par ses riches présens.
Ombrager tous ses pas de regards caressans,
Placer près de son lit des spectres menaçans;

Manier,

Manier , avec art , l'arme de l'imposture ,
 La terreur , l'espérance ; étouffer la nature ;
 Il falloit , pour s'ouvrir le cœur d'un roi parjure ,
 Des histrions adroits , de souples courtisans .

Une voix.

Ténèbres , effacez cette exécrable route !

Une autre.

Montagnes , cachez-nous ces membres innocens !

Les Conjurés.

Vous ignorez , ingrats , ce qu'il en coûte
 Pour arracher un trône , un roi de neuf cents ans !

Partie du choeur.

Montagnes , cachez-nous ces membres innocens !

Partie du choeur.

Ténèbres , effacez cette sanglante route !

Une voix.

Lève ta faulx , lève ta main ,
 Arrache les couleurs , les pages de l'Histoire ,
 Sa conscience , son burin ,
 Tems , qui dévores tout , dévore la Mémoire ,
 Et les penseurs du genre-humain .

Partie du choeur.

Effaçons la sanglante route
 Ouverte aux dictateurs par des hommes pervers ;
 Que leurs cadavres et nos fers
 Soient enfin la clef de la voûte
 Qui couvre à jamais les enfers .

Une voix.

Effaçons les crimes divers
Qu'aux siècles des Nérons ignoroit l'univers.

L'autre partie du choeur.

Et brisons la sanglante route
Ouverte aux dictateurs par ces hommes pervers;
Que leurs cadavres et nos fers
Soient enfin la clef de la voûte
Qui ferme à jamais les enfers.

Tout le choeur.

Ténèbres, effacez cette sanglante route!
Montagnes, cachez-nous ces membres innocens.

Chœur de Conjurés.

Vous ignorez, ingrâts, ce qu'il en coûte
Pour arracher un trône, un roi de neuf cents ans.

25.

Des captifs, sans défense, un nouveau sacrilège!

Une voix.

On ne peut y penser sans frémir de fureur.

Un Conjuré.

Sais-tu qu'ils triomphoient? que la seule terreur
Enchaînoit le souris du tigre dans le piège?
Qu'on l'assomme: il est là.

(243)

Tous les Conjurés.

Nous étions convaincus !

Un Conjuré.

Septembre , dont l'horreur t'assiège ,
Est le crime des rois que nous avons vaincus !

Un Conjuré.

Nos vertus sont à nous !

Un autre Conjuré.

Nous triomphons par elles :

Un autre Conjuré.

Moyse et Romulus ; vos loix sont immortelles.

Une voix.

Vous , brigands , vous , le rapt , de perfides sermens ,
L'assassinat nocturne et d'horribles pillages....

Un Conjuré.

Du salut de Juda sont les commencemens !

Un autre Conjuré.

Ton Romulus , si grand , a-t'il , sans brigandages ,
D'un empire fameux jeté les fondemens ?

Une voix.

Les souples dictateurs qui vivent à vos gages
Bientôt pour vous trahir , riront de leurs sermens ;
Alors , que ferez vous ?

Un Conjuré.

Comme les anciens sages .

Q. 2

Plusieurs Conjurés.

Nous avons fait des Dieux des plus vils instrumens,

26.

Les Monstres !

Un Conjuré.

Que la terre aujourd'hui les contemple,
A la vérité sainte ils dresseront un temple !
Fondez, Républicains, le culte de sa Loi !
Le Pontife, c'est lui, ce sera moi, c'est toi !
Justice et vérité, nous donnerons l'exemple.

Plusieurs Conjurés.

A la vérité sainte ils dresseront un temple,
Fondez, Républicains, le culte de sa loi.

Tous les Conjurés.

Justice et vérité, nous donnerons l'exemple.

Un Conjuré.

Le mérite avec nous arrive sur les rangs.

Un autre Conjuré.

Vois, sur eux, les effets de ma loi.

Un autre Conjuré.

Qu'elle est belle !

Le premier Conjuré.

Une création nouvelle
Change en Républicains des fourbes intrigans.

27.

Je remplirai son cœur du feu de mes Prophètes ;
J'écrirai sur son front le nom de ma cité ;

C'est le précurseur des poëtes.

Terre, cet inconnu, l'homme persécuté,
Sera l'un des flambeaux de la postérité.

Comment est-il sorti de son obscurité ?
Son hymne, avec respect, des siècles écouté,
Calmera les terreurs d'un peuple épouvanté
Par des récits menteurs et d'horribles défaites.

Ces bouches, si long-tems muettes,
Diront, terrible vérité,

Tous les crimes des rois et leurs trames secrètes,
Et sous leur joug de plomb le monde ensanglanté.

Oui, j'ai rempli son cœur du feu de mes prophètes ;
J'ai gravé sur son front le nom de ma cité,
Ses chants, toujours sacrés à la postérité,
Effaceront, tyrans, les crimes que vous faites.

Ces bouches, si long-tems muettes,
Diront aux nations : « Terrible vérité,
» C'est toi qui as tiré de son obscurité,
» Pour guérir, ô tyrans, tous les maux que vous faites.

Et j'ai prouvé sa mission !
O Paris, ô ma ville, ô nouvelle Sion !

C'est le précurseur des poëtes.

L'Inconnu.

Désirez-vous que toute Nation
Soit aussi libre que vous l'êtes ?

Tout le chœur.

Nous le désirons !

L'Inconnu.

Répondez.

Etes-vous bien persuadés ?

Pensez-vous qu'un Peuple libre,

Peuples, écoutez ma voix,

Qui veut maintenir l'équilibre,

Entre ses primats et ses loix,

Doit dire à tous ses chefs, sans croire à leur promesse,
Ce qu'à dit à la Mer l'Eternelle Sagesse ;

Voilà tes bornes !

Le chœur.

Les voilà !

Nous obéirons jusqu'à-là.

L'Inconnu.

Voulez-vous être, Peuple-frère,

Voulez-vous être la Cité,

La Cité promise à la terre,

Cette ville de vérité,

Qui reconnaîtra la première,

Des peuples affranchis la souveraineté ;

Un Cercle Social dans son éternité ?

Partie du chœur.

D'une voix solennelle,

Nous la reconnaîtrons !

L'autre partie du chœur.

Et tous , ici , nous combattrons ,
Des peuples détrônés pour venger la querelle !

L'Inconnu.

Si vous désirez vivre , et vous vivrez par elle ,
Proclamez la Fraternité ,
RELIGION UNIVERSELLE !
Répondez tous .

Le chœur.

Nous la proclamerons !

Les siècles , en choeur.

Ce qu'ils ont dit , nous le ferons .

28.

S'il est vrai ? Quel espoir ! tout mon cœur le seconde !
Que tout s'unisse , aimez , et que tout se confonde ,
Victoire ! A mes accens que l'univers réponde ,
Que les siècles , en chœur , répondent à mes chants !
Que tout s'unisse , aimez , et se confonde !
O ! Dieu de mon pays , pardonnez aux brigands ,
S'ils viennent de fonder la liberté du monde !

Le chœur.

O Vérité terrible , ô Dieu des anciens Francs ,
Que tout s'unisse , aimez , et que tout se confonde ;
S'ils viennent de fonder la liberté du monde ,
O ! Dieu de mon pays , pardonnez aux brigands !

Les Conjures en choeur.

Que tout s'unisse , aimez , et que tout se confonde ;
 Victoire ! A nos accens que l'univers réponde ;
 Pour la première fois , qu'il pardonne aux brigands ,
 Qui viennent de fonder la liberté du monde.

Le choeur des siècles.

Que tout s'unisse , aimez , et que tout se confonde ?
 Tous les siècles , en choeur , répondent à vos chants.
 Victoire ! A nos accens que l'univers réponde.

Que tout s'unisse , aimez , et se confonde !
 Nous venons d'affermir la liberté du monde.

T A B L E.

<i>La Bonne Mère.</i>	page	7
<i>Le Cheval de Bataille.</i>	11	
<i>Hommage à l'Auteur d'Emile.</i>	15	
<i>Le Désespoir de Job.</i>	19	
<i>Le Bonheur Champêtre.</i>	27	
<i>Prophétie contre Tyr.</i>	41	
<i>Le Luth d'Anacréon.</i>	49	
<i>Richard III, roi d'Angleterre.</i>	53	
<i>Le Valéme.</i>	57	
<i>Les Calomniateurs.</i>	61	
<i>Sur Boileau.</i>	ibid.	
<i>La Méditation et l'Insecte.</i>	65	
<i>Shakespear et Voltaire.</i>	71	
<i>Et ruine de Jérusalem, Chants lyriques.</i>	75	
<i>La Fête de mon Amie.</i>	93	
<i>Le Corps et la Pensée.</i>	97	
<i>Le joli Bouquet d'un petit Enfant.</i>	101	
<i>La Bouche de Fer.</i>	105	
<i>Invocation aux véritables Législateurs du genre-humain.</i>	109	
<i>A quelques Députés de l'Assemblée constitutive.</i>	ibid.	
<i>Les Francs-Cosmopolites, 3 parties, scènes lyriques.</i>	111	
<i>Le réveil de Jean Racine, 1^{re}. partie des Francs-Cosmopolites.</i>	115	
<i>La fête du Vaisseau des anciens Francs, 2^e. partie des Francs-Cosmopolites.</i>	125	

<i>Les trois grands Jours, 3^e. partie des Francs-</i>	
<i>Cosmopolites.</i>	131
<i>Le Cercle Social.</i>	143
<i>Hymne à l'Indépendance.</i>	149
<i>Hymne à la Vérité.</i>	153
<i>Le Druide.</i>	159
<i>Hymne de Résurrection.</i>	167
<i>Encore des Prêtres !</i>	171
<i>Le Monarque puni.</i>	175
<i>Sur les Nuits de Septembre.</i>	179
<i>Hymne aux Guerriers de la République.</i>	183
<i>Il est fou.</i>	187
<i>Le triomphe de l'Harmonie, Cantate.</i>	193
<i>Les nombres de Pythagore.</i>	201
<i>Le Poète.</i>	205
<i>Chant premier.</i>	206
2	207
3	<i>ibid.</i>
4	209
5	210
6	212
7	215
8	216
9	219
10	<i>ibid.</i>
11	223
12	224
13	225
14	226
15	227
16	229

17	230
18	231
19	233
20	234
21	235
22	238
23	239
24	240
25	242
26	244
27	245
28	247

S'y mèstler sans amour , et sans obligation de volonté ,
en forme de comédiens pour jouer un roolle commun ,
de l'âge et de la coustume , et n'y mettre du sien que
les paroles : c'est de vray pouruoir à sa seureté ; mais
bien laschement.

Essais de Michel Montaigne.

APPENDIX.

Les appendices de ces essais poétiques paroîtront dès qu'il me sera possible de m'en occuper avec un peu de recueillement. Les Jésuites chassés de la Maçonnérie, le Tribun du Peuple, la Bouche de Fer, et surtout l'*Esprit des Religions*, pourront offrir jusqu'ici des développemens à l'ami de la vérité, qui croira plus utile d'aller chercher son merveilleux poëtique, dans la bonne organisation de ces institutions mystérieuses qui existent encore, que dans une mythologie usée, totalement étrangère à son siècle, comme l'ont fait presque tous nos Poëtes modernes.

Il retrouvera toutes les bases de notre système religieux, jusqués dans les jeux olympiques. Ces jeux ne furent qu'un nouvel essai des bienfaiteurs du genre humain pour unir les hommes, les nations et les siècles, qui ne sont à leurs yeux, qu'une cité, qu'un seul homme, un tout, et un même jour, un jour éternel !

Le tems où ces jeux étoient célébrés, et le nom même qui les caractérise, indiquent assez leur origine. *Olympia*, mot égyptien, veut dire la lané. Ce fut à cette institution civique et religieuse que les petites républiques de la Grèce, si diversement organisées, durent près de mille ans de grandeur, malgré les vices de leur gouvernement fédéral, le plus horrible de tous les despotsmes, car c'est le despotisme de tous. Les jeux olympiques, s'ouvroient par une trêve universelle, oubli total du passé, purification entière. En présence de toute la

Grèce , l'ennemi embrassoit son ennemi , et sans déshonneur il ne leur étoit plus permis de se hâir . Les *Hellenodiques* ou présidens de ces jeux étoient les médiateurs et les arbitres de tous les différends entre les villes , les gouvernans et les gouvernées .

J'ai déjà fait des recherches qui ne me satisfont point encore assez pour les offrir à des hommes qui veulent le bien et qui peuvent le faire ; Gilbert West , un traducteur de Pindare , a laissé aux Anglois des recherches infiniment précieuses pour indiquer la manière dont la Grèce solemnisoit ses jeux fraternels .

On les établit pour éclairer un peuple trop attaché à un gouvernement détestable ; mais les fondateurs de ces jeux ne pouvant éclairer ce peuple que par un rit sacerdotal , si second en hypocrisie , ou par les foudres de la tribune , source impure de toutes les ambitions , de toutes les séditions et de toutes les guerres civiles , le peuple , toujours tombant d'erreurs en erreurs , prit bientôt les moyens pour la fin . La liberté de la presse et sa lumièrē insensible , espèce d'initiation mystérieuse , et la seule utile à un peuple vraiment libre , nous offre , pour l'établissement de nouveaux jeux fraternels , des avantages que les anciens n'avoient pas .

Que Paris soit pour la République un autre Elis , ce qu'étoit pour la Grèce cette ville sainte , ville de la lumière ; qu'on n'y voie jamais un Néron , dût-il y tomber encore avec ignominie , souiller les jeux d'un peuple-frère ; et qu'on n'achète point par le don d'une couronne immoritée , la liberté des peuplades conquises : la liberté ne s'achète point ainsi ; et c'est en vain que la ville

d'Elis fit effacer de son calendrier cette olympiade : *Ces taches ne s'effacent point.*

Quand leurs institutions fraternelles et sociales étoient souillées par la présence des rois ou par l'hypocrite ambitieux , les anciens sages recomposoient leurs institutions sous des formes nouvelles. Imitons-les.

Que les jeux du Champ-de-Mars ne sont-ils déjà organisés pour les fêtes de la fraternité ! Ce grand Peuple , si bon , si généreux , qui n'est encore souverain que de nom , et en effet esclave , n'auroit pas long-tems à gémir sur des troubles intestins .

Il n'y a qu'un moyen sincère de prouver aux hommes de bonne-foi qu'on désire établir la République , c'est de former avant tout des républicains. Formez donc , à mes amis , des républicains , un peuple franc , et vous aurez tout.

12 juillet 1793 , l'an 2^e. de la République.

